

### Chapitre III

---

J. BOULET (1972) avec A. BEAUVILAIN et P. GUBRY

## LES GROUPES HUMAINS

*Une population essentiellement rurale - une population dense mais inégalement répartie - une extrême variété des groupes humains - la mise en place des différents groupes humains - quelques données démographiques récentes.*

Sur les 31 000 km<sup>2</sup> que couvre cette étude, on comptait au recensement national de 1968 près de 1 100 000 habitants. Ce recensement et celui de 1956 serviront de référence tout au long de ce chapitre. La densité moyenne était alors de 35 habitants au km<sup>2</sup>. Cet extrême-nord du Cameroun est l'une des régions les plus densément peuplées du pays.

Un certain nombre de traits caractérisent cette population :

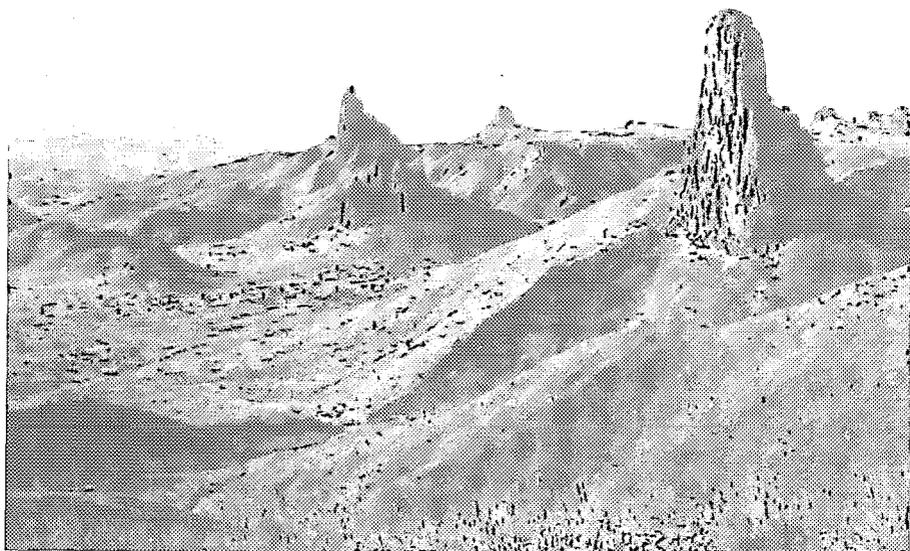
- C'est une population très largement rurale, même si la croissance urbaine s'accélère considérablement à l'heure actuelle.
- Elle est dense mais inégalement répartie. Les zones de fortes densités des monts du Mandara septentrionaux, du pays toupouri et de la vallée de la Tsanaga côtoient des zones de peuplement médiocre ou faible comme la région de Mindif, le « désert de Torok » ou la frange méridionale des Yaérés (1).
- La variété des groupes humains est grande et chacun a gardé jusqu'à aujourd'hui une identité culturelle et sociale forte, même si, peu à peu, la culture peule tend à s'imposer et à gommer les différences.
- Les aires occupées par les différents groupes humains ont varié très souvent sous les contraintes de phénomènes historiques, la pression démographique inégale d'un groupe à l'autre, et les psychologies de chaque groupe humain. Le fait historique le plus marquant, le plus important a été la conquête peule du 19<sup>e</sup> siècle qui a bouleversé le paysage humain de cette partie du Cameroun. Ce sont ces caractéristiques que nous allons présenter tour à tour.

### **UNE POPULATION ESSENTIELLEMENT RURALE**

En 1968 moins de 100 000 personnes pouvaient être considérées comme réellement citadines. C'est dire l'importance écrasante du monde rural, du paysan dans cette région.

(1) Zones inondées périodiquement par les défluent du Logone.

## Des paysages aux hommes



7. Les Kapsiki : un paysage fantastique et un peu irréel...



8. ... sert de cadre à un marché animé où la bière de mil fait recette. (Clichés J. BOUTRAIS et Y. MARGUERAT).

## *Les groupes humains*

Ce monde paysan n'est pas lui non plus homogène. Nous distinguerons quatre types de paysans, étant entendu que l'on peut faire d'autres catégories et que, comme toute tentative de classification, celle-ci est critiquable et simplificatrice.

Nous distinguerons :

- Les paysans authentiques.
- Les paysans négligents sans tradition agricole solide.
- Les pasteurs sédentarisés ; les grands propriétaires terriens parfois entrepreneurs agricoles.
- Les paysans encadrés.

### *Les paysans authentiques*

Nous y avons mis tous les paysannats possédant les techniques agricoles les plus savantes et les plus élaborées en même temps que les traditions agricoles les plus solides.

C'est dans le vieux fonds paléonégritique qu'on les trouve. Ce sont essentiellement les montagnards des massifs septentrionaux des Monts du Mandara, comme les Mafa et les Podokwo pour ne citer que ceux-là et les Toupouri des environs du Lac Fianga.

Ces paysans, dans des milieux aussi différents que la montagne ou des plaines saisonnièrement inondées, ont aussi à mettre au point des techniques autorisant une utilisation quasi intégrale de l'espace. Les uns et les autres occupent des espaces bien délimités où ils sont pratiquement, ethniquement purs.

Certains groupes humains sont à la charnière entre ces paysans et les paysans négligents. Charnière à la fois géographique et technologique. Ce sont les habitants des Monts du Mandara méridionaux, les Mofou dont une partie de la population est montagnarde et pratique une agriculture savante et dont une partie en plaine fait appel à des techniques plus extensives. La même observation peut être faite à propos des Kapsiki dont le rameau montagnard Kortchi peut rivaliser avec les montagnards mafa par exemple, mais dont la population vivant sur les plateaux voisins ne pousse pas aussi loin sa maîtrise des techniques et du milieu.

### *Des paysans sans tradition agricole solide*

Les Guiziga et les Moundang en sont les représentants les plus typiques. La faiblesse de leurs traditions agricoles a eu parfois d'heureux effets en leur donnant une ouverture à l'innovation et une facilité d'adaptation plus grandes que les autres paysans. La culture attelée s'y est fortement développée et les Moundang ont été parmi les plus réceptifs à l'introduction de la culture du coton.

Les Mousgoum des rives du Logone peuvent être répertoriés dans ce groupe. La présence d'une rivière très poissonneuse, le Logone, les a davantage poussés vers des activités de pêche que d'agriculture.

Les Massa sont, eux, à la charnière de trois des groupes définis. Ils s'apparentent à des paysans authentiques par l'utilisation intensive et rationnelle qu'ils font des zones de décrue. De haut en bas s'y étagent vergers, cultures maraîchères et tabac. Par contre le reste du terroir, cultivé en sorgho et en mil, ne reçoit pas des soins dignes de paysans de qualité. Enfin une partie de plus en plus large d'entre eux participent à la culture encadrée du riz dans les casiers rizicoles de la SEMRY (1).

(1) Société d'Exploitation et de Modernisation Rizicole.

### ***Des pasteurs sédentarisés, de grands propriétaires terriens parfois entrepreneurs agricoles***

Nous avons mis dans le même groupe, pasteurs sédentarisés et grands propriétaires terriens car si les deux ne se superposent pas exactement, ils recouvrent pour une large part le même groupe humain, celui des Foulbé.

Anciennement comme ceux de Maroua, plus récemment et plus partiellement comme ceux de Bogo, la majorité des Foulbé du Nord-Cameroun est maintenant sédentarisée.

Sans tradition agricole, le monde peul a dû s'adapter à cette situation nouvelle, la disparition du travail servile l'a obligé à une reconversion dont beaucoup d'effets furent positifs. Aussi ancrée soit-elle dans les esprits, l'image traditionnelle du Peul pasteur nomade, peu enclin au travail agricole voire au travail tout court, doit être révisée, au moins au Nord-Cameroun. Beaucoup de Foulbé travaillent eux-mêmes la terre et se révèlent paysans de valeur. Beaucoup sont des maraîchers avisés comme à Maroua, Meskine, Mogom et Doumrou. Quand ses moyens financiers sont suffisants, il utilise la culture attelée, cultive des superficies importantes en faisant appel à une main-d'œuvre salariée, parfois permanente, le plus souvent saisonnière. Il travaille à façon avec sa ou ses charrues et charrettes qu'il rentabilise ainsi au maximum.

Les Mandara ou Wandala appartiennent à cette même catégorie de grands propriétaires terriens convertis à l'agriculture en grand. La proximité d'une main-d'œuvre montagnarde abondante a permis à cette aristocratie terrienne de développer la culture du coton et de s'assurer ainsi des revenus substantiels.

### ***Des paysans encadrés***

A ces sociétés paysannes plus ou moins anciennes mais traditionnelles, il convient d'ajouter des paysans d'un nouveau type « les paysans encadrés », vivant sur certains périmètres et soumis aux avantages et aux contraintes d'un encadrement organisé. Les « casiers » de Mokyo au pied du massif du même nom et de Doulo-Gané près du mayo (1) Sava à l'est de Mora, avaient pour objectif d'offrir des structures d'accueil afin de faciliter l'installation en plaine des paysans montagnards. Après des débuts prometteurs, dus en bonne partie à l'activité du chef de poste agricole, le départ de celui-ci et les structures trop autoritaires mises en place devaient concourir à limiter les chances de l'entreprise. Le casier de Doulo-Gané, avec le même chef de poste que celui de Mokyo à ses débuts et tirant les leçons de l'échec partiel du précédent, offrit des structures d'accueil plus souples qui lui assurèrent un succès incontestable. Même si des quartiers ethniques se sont créés sur ces casiers, certaines obligations dans les techniques culturales (rotation) sur même milieu physique, tendent à donner un nouveau type de paysan organisant l'espace de la même façon.

Le « Plan Guider » intéressant l'arrondissement du même nom, a été entrepris et mené à bien dans le même esprit : organiser les courants de migrations existants, faciliter les implantations en organisant ou en créant une infrastructure de pistes, de dispensaires, d'écoles et de postes d'encadrement agricole. Le succès, là aussi, est indiscutable et un nouveau type de paysans est apparu.

Nous avons vu que les Massa entraient partiellement dans ce cadre. Il en est de même de leurs voisins septentrionaux Mousgoum. L'impact des revenus

(1) mayo : cours d'eau en foulfouldé, la langue des Foulbé.

financiers, la création d'un remarquable paysage de rizière et la demande croissante de participation à la riziculture transforme les paysans traditionnels et le paysage qu'ils aménagent.

La difficulté de classer correctement les Massa montre les limites de cette classification. De plus elle simplifie la réalité. S'il est vrai que Guiziga, Mofou et Moundang sont dans l'ensemble de plus médiocres paysans que beaucoup de montagnards ou que les Toupouri, certains d'entre eux n'en sont pas moins remarquables et s'apparentent même au groupe des grands propriétaires terriens et des entrepreneurs agricoles.

Ce que nous avons voulu donner, c'est la tonalité de ce monde rural, ce sont les dominantes ; la réalité est infiniment plus variée.

### ***Une population urbaine faible mais en accroissement rapide***

Deux villes dominent le nord du Cameroun dans la partie que nous présentons : Garoua et Maroua, la nouvelle et l'ancienne capitale du Nord. Deux villes aussi différentes que possible par leur histoire, leur aspect et leur comportement actuel.

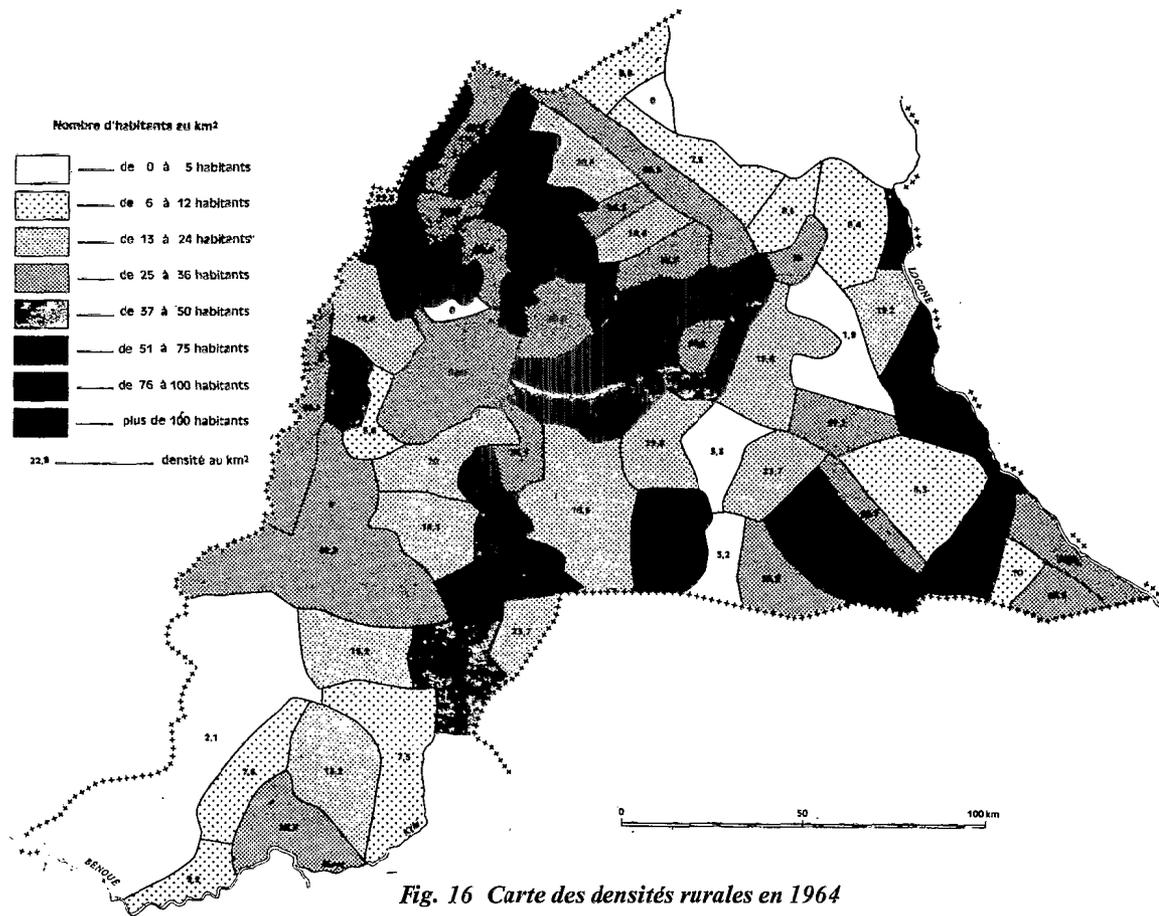
Garoua comptait 28 974 habitants en 1968. En 1973 on estimait sa population à une cinquantaine de milliers de personnes et la croissance s'est poursuivie depuis à un rythme élevé. Modeste comptoir commercial haoussa à l'origine, elle doit à sa position centrale dans la province du Nord d'avoir été préférée à sa rivale Maroua. Son rôle administratif, son port redevenu actif (1), un aéroport bientôt capable d'accueillir les longs courriers, un secteur commercial important, un secteur industriel en plein essor avec une brasserie, une importante usine de tissage, de nombreux ateliers de serrurerie et de mécanique, des entreprises de travaux publics, un secteur bancaire développé sont les atouts de sa croissance et de sa vitalité.

Toutes ces activités lui donnent une population d'ouvriers, d'employés, de cadres, de fonctionnaires du plus haut au plus bas niveau, pour l'instant unique au Nord Cameroun.

Maroua, rivale malheureuse de Garoua, a longtemps été remarquable par sa stagnation. Seconde ville du pays, après Douala, dans les années 30, avec une trentaine de milliers d'habitants, sa population était sensiblement la même 40 ans plus tard. Autant Garoua semblait éclater de toute part, autant Maroua paraissait assoupie. Le réveil s'est pourtant produit il y a un peu moins de dix ans maintenant et la vieille métropole du Nord se transforme rapidement. De nouveaux quartiers apparaissent, les constructions se multiplient et l'infrastructure se modernise. Au centre de la zone touristique, Maroua accueille de plus en plus de touristes et l'hôtellerie s'y est développée et modernisée. Cependant, la ville, grâce à son vieux noyau central, conserve son allure et son charme de vieille cité peule. Le secteur industriel y est encore assez réduit, une usine d'égrenage et une huilerie de coton, mais les travaux publics sont mieux représentés et le négoce et les activités de transports importants. Les maisons de commerce et les banques n'y sont encore que des agences dépendant de Garoua, mais des commerçants locaux relèvent le défi et atteignent une dimension comparable à ceux de Garoua. Maroua a un rôle administratif important dans le département le plus peuplé du Nord Cameroun.

Outre ces deux villes, on trouve aussi un certain nombre d'agglomérations qui, par la masse de population agglomérée et les services administratifs, techniques,

(1) L'activité était devenue presque nulle pendant la guerre du Biafra.



commerciaux et industriels qu'elles renferment sont plus que de gros villages, même si une partie de la population y vit exclusivement d'activités agricoles.

De ces villes en formation, il faut d'abord retenir Yagoua (12 022 hab), Kaélé (7 252 hab) et Guider (8 591 hab). Leur activité administrative de préfecture ou de sous-préfecture est complétée par une activité commerciale et industrielle d'une certaine importance : à Yagoua avec la rizerie et l'usine de conditionnement de la SEMRY, à Kaélé avec le siège social de la SODECOTON (1), l'usine d'égrenage et l'huilerie de coton, Guider avec une usine d'égrenage du coton. A la population de fonctionnaires s'ajoute une population ouvrière qui se différencie peu à peu de la population rurale. Le modeste chef-lieu de district de Figuil subit la même transformation depuis l'implantation d'une puissante cimenterie.

Mokolo et Mora (3 450 hab et 3 965 hab), l'un chef-lieu de département, l'autre capitale de l'ancien royaume mandara et sous-préfecture, offrent aussi des traits purement urbains. Leur urbanisme, la présence d'équipements sociaux, hôpitaux, lycée ou collège leur donnent, outre leur aspect organisé, une population dont les activités et les pôles d'intérêt ne sont plus exclusivement ruraux, même si le secteur commercial moderne et l'industrie font presque totalement défaut. Doukoula (3 381 habitants) sous-préfecture et principal centre administratif du pays toupouri y représente la première ébauche urbaine.

Les deux nouvelles sous-préfectures de Bogo et Mindif, toutes deux capitales d'anciens et puissants lamidats et lawanats, complètent ce tissu urbain. L'installation de services administratifs dans certains chefs-lieux de canton, devenus chefs-lieux de district comme Koza (1 748 ha), Dourbey (1 588 hab), Bourrha (848 hab), en amenant une petite population de fonctionnaires, suscitent la création d'un petit noyau « urbain » avec quelques commerces. La construction en dur de logements et de bureaux transforment ces villages en une modeste esquisse de ville. Certains chefs-lieux de canton bénéficiant d'équipements particuliers (hôpitaux privés, marché en dur de grande importance), forment le dernier élément de cette trame urbaine en formation : Petté, Douroum, Badjouma en sont des exemples.

Il serait bien sûr exagéré de considérer la population de ces petites agglomérations comme urbaine, mais une partie au moins n'est plus strictement rurale. Ainsi se dessine peu à peu la future trame urbaine de ce Nord Cameroun encore essentiellement rural mais où les villes sont appelées à jouer un rôle de plus en plus important.

### ***UNE POPULATION DENSE MAIS INÉGALEMENT RÉPARTIE***

La carte des densités de population rurale (2) montre bien ces deux caractéristiques (fig. 16).

Pour mieux fixer les idées, comparons les superficies occupées par chacune des classes de densités retenues, et le pourcentage de la population totale qu'elles portent.

(1) Société pour le Développement du Coton.

(2) Carte établie par Jean BOULET et Hubert FRÉCHOU à partir de la carte « localisation de la population » de l'Atlas National du Cameroun. La moitié de la population de Maroua et les deux tiers de celles de Yagoua, Kaélé et Guider ont été considérées comme rurales ainsi que toute la population des autres centres administratifs, Garoua excepté.

**Tableau 7 : Extension spatiale et importance démographique des classes de densités**

| Densité  | Superficies occupées<br>en % de la superficie totale | Population en % de la<br>population totale |
|----------|--|--|
| 0- 5     | 12   | 0,85                                       |
| 6-12     | 16   | 3,30                                       |
| 13-24    | 21   | 12,2                                       |
| 25-36    | 26   | 24,85                                      |
| 37-50    | 8  | 12   |
| 51-75    | 10,5   | 22,25                                      |
| 76-100   | 3  | 9,1  |
| + de 100 | 3,5  | 15,45                                      |

Les zones de fortes densités (+ de 76 hab au km<sup>2</sup>) portent près du quart de la population sur seulement 6,5% de la zone étudiée.

L'ensemble des zones bien et fortement peuplées, toutes celles qui dépassent 37 hab au km<sup>2</sup>, représentent 60% de la population sur le quart de la superficie étudiée.

Si l'on ajoute la fraction de densité comprise entre 25 et 36 hab au km<sup>2</sup>, c'est presque 84% de la population qui est intéressée sur à peine plus de la moitié de la superficie (51%). La densité du peuplement est évidente.

L'inégalité de ce peuplement aussi puisque sur presque la moitié de la zone (49%) les densités sont inférieures à 24 hab au km<sup>2</sup> et que sur cette moitié ne vit que 16% du total de la population.

#### LES ZONES DE DENSITÉS SUPÉRIEURES A 100 HABITANTS AU KM<sup>2</sup>

On trouve les plus fortes densités dans les massifs nord des Monts du Mandara. Le pays mafa (dit aussi matakam) au nord de Mokolo a une densité moyenne de 128 habitants/km<sup>2</sup>, les massifs bordiers orientaux de Wazang à Méri, le massif isolé de Mbokou, et la bordure orientale des Monts du Mandara de Mada à Mora atteignent les 135 habitants au km<sup>2</sup>. Ces densités s'élèvent localement à plus de 200 hab/km<sup>2</sup> en pays podokwo. Si la montagne a les densités les plus fortes de toute cette partie du Nord-Cameroun, l'inégale répartition de la population n'y est pas moins assez vigoureusement marquée, comme nous le verrons plus loin.

Les conditions physiques apparemment peu favorables, raideurs des pentes, sols peu profonds, ont conduit certains observateurs à la conclusion un peu rapide qu'il s'agissait de zones refuges. Dans une étude consacrée aux montagnards mafa (1), nous avons tenté de démontrer qu'il n'en était rien et que l'impact de la conquête peule du 19<sup>e</sup> siècle y fut relativement peu important.

#### LES ZONES DE DENSITÉ ENTRE 75 ET 100 HABITANTS AU KM<sup>2</sup>

Les environs de Mora, partie massif, partie plaine, zone d'expansion naturelle des montagnards à l'étroit sur leurs massifs, ont des densités voisines de 100. La vallée du mayo Motorsolo dans le secteur Godola, Mokyo, Dogba, combine les avantages de la proximité d'une population montagnarde à ceux d'un cours d'eau assez important. Ceci est peut-être suffisant pour expliquer des densités de 78,5 hab/km<sup>2</sup>.

(1) Jean BOULET, 1975.

Autre zone de forte densité de population, dans un milieu totalement différent, la région du lac Fianga et la plaine inondable qui la prolonge jusqu'à Dana. Les densités y atteignent 83 hab/km<sup>2</sup>. Cette zone de contact entre Toupouri et Massa échappe à la loi fréquemment rencontrée du « no man's land » entre des groupes humains différents. Ici le contact entre les deux groupes humains a donné un mélange original, les Guissey qui sont une population intermédiaire entre les Massa et les Toupouri, tant au niveau du langage qu'à celui des coutumes.

Très fortement peuplée aussi (95 habitants au km<sup>2</sup>) la vallée du mayo Tsanaga en amont de Maroua, particulièrement entre Gazawa et Maroua. Zone où se combinent l'influence de grandes chefferies peules et la proximité d'un réservoir de population plus ou moins montagnarde, les Mofou, dont elle est l'exutoire naturel et l'ancienne zone d'expansion. Les possibilités agricoles y sont grandes avec de vastes étendues de vertisols (karal) propices à la culture du sorgho de saison sèche (mouskouari), la présence d'un cours d'eau important, et une nappe phréatique peu profonde qui permettent de nombreuses cultures irriguées, comme celle de l'oignon et le maraîchage.

Ces fortes densités se répartissent dans des milieux très différents les uns des autres, massifs montagneux, zone inondable ou vallées de cours d'eau plus ou moins importants.

#### LES ZONES DE DENSITÉ ENTRE 51 ET 75 HABITANTS AU KM<sup>2</sup>

Leur extension est beaucoup plus grande que celle des zones précédentes puisque couvrant 10,5% des superficies et intéressant plus de 22% de la population. Elles apparaissent le plus souvent comme les prolongements dégradés des zones de plus forte densité. C'est le cas pour les massifs zoulgo, guemjek et partiellement mada de la bordure orientale des monts du Mandara. Les densités (68,5 hab/km<sup>2</sup>) y sont plus faibles qu'immédiatement au sud (massif de Wazang) et qu'au nord (pays oudémé). L'explication de cet affaissement local des densités montagnardes peut en partie s'expliquer par le desserrement d'une partie de ces populations sur les piedmonts et dans les vallées proches des « madje » Mangafé et Ranéo. C'est particulièrement vrai pour les Mada et pour les Mouyengué. Ces derniers ont en très grande partie déserté leur massif-île pour la vallée toute proche du mayo Mangafé. Même phénomène dans la vallée de la Tsanaga en aval de Maroua, les densités tombent à 66,6 entre Maroua et Balaza et à 59,3 entre Balaza et Guingley. Le peuplement décroît régulièrement vers le nord-est tout en restant important, excepté sur le cours inférieur de ce mayo entre Djiddel et Guirvidig.

Le pays massa le long du Logone et du mayo Guerléo jusqu'à une limite joignant Mozogui à Bégué-Palam atteint les 70 habitants au km<sup>2</sup>. Dans les zones couvertes par cette fourchette de densité entrent aussi tout le pays toupouri avec ses 66,3 habitants au km<sup>2</sup>, tout le pays moundang autour de ses chefs-lieux : Kaélé, Lara, Boboyo, ainsi que le petit lamidat peul de Doumrou qui le prolonge au sud jusqu'à la frontière tchadienne et doit sa vitalité à son énorme marché. Cette région moundang fait figure d'île de peuplement au milieu d'un vide d'hommes. De gros villages, de gros marchés et un cours d'eau important sont autant de facteurs d'explication possibles.

Le mayo Nguetchewé, de Mozogo à la frontière nigérienne, a une densité moyenne de 63 habitants au km<sup>2</sup>. Densité qui s'explique à la fois par la présence d'une vallée fertile et la proximité de massifs très peuplés. Il en est de même pour la haute vallée du Mangafé et ses 68,5 habitants au km<sup>2</sup>. Comme toutes les vallées orientées plus ou moins ouest-est, Tsanaga, Ranéo, la vallée du Mangafé voit son peuplement décroître régulièrement vers l'est, à mesure que l'on s'éloigne du réservoir humain que sont les Monts du Mandara. Quant aux Guelebda (d = 70,5)

c'est le prolongement en plaine des hautes densités du pays mafa auxquels les Guelebda sont apparentés.

#### LES ZONES DE DENSITÉ ENTRE 37 ET 50 HABITANTS AU KM<sup>2</sup>

Ce sont essentiellement les vallées du mayo Louti, de Ndoukoula à son confluent avec le mayo Kébi et du mayo Boula. Les densités y approchent les 50 habitants au km<sup>2</sup>. Deux autres petites zones s'y ajoutent, l'îlot de montagnards Kortchi en pays kapsiki, seul endroit des monts du Mandara au sud de Mokolo où un véritable paysage aménagé a été construit et le sultanat de Pouss en pays mousgoum, le long du Logone.

#### LES ZONES DE DENSITÉ ENTRE 25 ET 36 HABITANTS AU KM<sup>2</sup>

C'est la fourchette de densité qui connaît la plus grande extension territoriale (26% de la superficie étudiée) et qui regroupe la part la plus importante du peuplement (presque 25%). La bordure orientale des Monts du Mandara centraux au contact de la plaine Diamaré (pays des Mofou de Mokong et Zidim) ne compte plus que 34,9 habitants au km<sup>2</sup>. On trouve ces densités aussi dans une zone le long du mayo Gaboua, coïncée entre les fortes densités du pays mafa et les massifs de Mora. Là les densités ne sont plus que de 34,3 habitants/km<sup>2</sup>. Ce vide relatif entre deux types de groupes humains est assez fréquent, héritage historique qui se comble peu à peu sous la pression de démographies galopantes et d'une sécurité assurée.

La plaine de Koza au cœur du pays mafa a une densité de 34,5 habitants au km<sup>2</sup>. Cette densité est un peu plus forte en réalité, compte tenu de la réserve forestière de Gokoro qui en occupe une partie et n'a pas été décomptée dans le calcul des densités. Le peu de goût des Mafa pour les zones basses et planes, le danger du site pendant des siècles, en proie aux razzias du royaume voisin du Mandara, expliquent cette faiblesse des densités en dépit d'une bonne fertilité et de montagnes voisines très densément peuplées.

Les plateaux et les plaines intérieures des Monts du Mandara centraux, plaines de Gawar et Zamay à l'est, plateaux kapsiki, plaines bana et goudé, hautes terres disséquées de nombreuses vallées du pays daba à l'ouest ont des densités entre 25 et 32 habitants au km<sup>2</sup>, bien loin des densités enregistrées dans une partie des massifs septentrionaux.

La vallée du mayo Kolofata n'atteint que 28,3 habitants au km<sup>2</sup>, peut-être pour les mêmes raisons que la plaine de Koza.

Les vallées inférieures du Motorsolo (31,6), du Mangafé (25,2), du Ranéo (25,2), de la Tsanaga entre Djiddel et Guirvidig, n'ont pas connu de colonisation récente comme leurs vallées moyennes et supérieures, peut-être à cause de conditions climatiques moins favorables. Ceci explique la faiblesse relative de leur peuplement.

La dune Limani-Petté avec 28,5 habitants au km<sup>2</sup> est mieux peuplée que les plaines de part et d'autre. Les gros villages y sont nombreux, souvent chefs-lieux de cantons comme Limani, Magdémé, Kossa, Djoundé et Petté. Les difficultés d'approvisionnement en eau de chaque côté de cette dune expliquent au moins partiellement ce phénomène.

Dans le bassin du Logone, la partie sud de la vallée, pays des Massa Bandougoum et pays moussey voisin, ont des densités respectives de 27,3 et 26,3 habitants au km<sup>2</sup>. La sévérité de l'inondation en saison des pluies est peut-être un des facteurs d'explication. S'y ajoutent des facteurs humains, notamment en pays moussey,

### *Les groupes humains*

pays original au milieu des Massa, où une forte émigration des jeunes est traditionnelle.

De part et d'autre du pays toupouri existent deux zones en cours de peuplement, zones d'expansion naturelle des Toupouri sur leurs anciennes terres conquises par les Foulbé au siècle dernier. Les densités atteignent 25,2 hab/km<sup>2</sup> à l'est sur la bande grignotée sur le lamidat de Kalfou et 34,8 à l'ouest sur celle recolonisée dans le lamidat de Guidiguis.

Les environs de Garoua le long du mayo Kébi avec Pitoa et Bé sont bien peuplés ( $d = 26,3$ ) par rapport aux régions voisines. L'influence de la ville de Garoua dont on a vu le dynamisme et la descente des Fali du Kangou, du Tinguélin et même du Peské-Bori dans la vallée du Kébi expliquent cette relative densité du peuplement.

#### LES ZONES DE DENSITÉS ENTRE 13 ET 24 HABITANTS AU KM<sup>2</sup>

Le plateau pierreux entre Mafa et Kapsiki immédiatement à l'ouest de Mokolo ne compte que 15 habitants au km<sup>2</sup>, densité qui augmente continuellement par la colonisation qu'y exercent, chacun de leur côté, Mafa et Kapsiki. A noter que les densités sont déjà un peu supérieures au chiffre donné, compte tenu de la présence de la réserve forestière dite « du mayo Louti » qui n'a pas été décomptée pour le calcul des densités. Vide traditionnel entre groupes humains différents et faible fertilité des sols peuvent expliquer la faiblesse actuelle du peuplement dans cette zone.

Les pays des Hina ( $d = 20$ ), des Daba de Mousgoy ( $d = 16,1$ ) sont plus mal peuplés que les régions voisines. Siège de deux chefferies païennes puissantes et rivales, les habitants de ces zones ont payé un lourd tribut aux luttes sanglantes qui les ont opposées entre elles et aux Foulbé pendant tout le 19<sup>e</sup> siècle.

Tout le sud des Monts du Mandara et les massifs crétacés du Tinguélin appartiennent à cette même fourchette de densité, le Peské-Bori avec une densité de 15,2, le Tinguélin et le sud-ouest du lamidat de Golombé avec 13.

Le mayo Sava et l'extrême nord de l'arrondissement de Mora avec une densité de 20,5 hab/km<sup>2</sup> sont en cours de colonisation. Les conditions climatiques assez peu favorables, faiblesse du bilan pluviométrique et irrégularité accentuée de leur distribution, ne laissent pas présager une élévation importante de cette densité.

Au cœur du Diamaré, le pays guiziga avec des densités entre 18,5 et 22,8 habitants au km<sup>2</sup> est beaucoup plus mal peuplé que les régions environnantes. A noter un « no man's land » entre Midjivin et Moutouroua au contact des Guiziga et des Moundang. L'explication de la modestie des densités ici est vraisemblablement historique. Ethnie païenne de plaine, les Guiziga ont payé un lourd tribut à la « protection » mandara, avant d'en payer un plus lourd encore à la conquête peule.

La zone de contact des peuplements peul et mousgoum, à cheval sur la limite des départements du Diamaré et du Mayo Danaï, a des densités de l'ordre de 20. On retrouve l'affaiblissement traditionnel des densités au contact des groupes humains différents. Il en est de même pour la zone séparant les Massa des Mousgoum le long de la rive camerounaise du Logone.

#### LES ZONES DE DENSITÉS ENTRE 6 ET 12 HABITANTS AU KM<sup>2</sup>

Les contreforts du Tinguélin, à l'est comme à l'ouest, ne comptent que 7,5 ou 7,6 habitants au km<sup>2</sup>. Une population païenne peu nombreuse, au dynamisme démographique inexistant, longtemps réfugiée sur les massifs gréseux voisins, recolonisant maintenant ses anciens terroirs et cédant pour partie à l'attraction de Garoua, expliquent ces faibles densités. La rive droite de la Bénoué en aval de Garoua atteint 9,2 habitants au km<sup>2</sup>. Faiblesse du peuplement qui a sans doute là

aussi une explication historique quand on sait le tribut particulièrement lourd que payèrent les Bata à la conquête peule.

La bande de terrain comprise entre les massifs Kortchi et la plaine de Gawar n'atteint même pas 6 habitants au km<sup>2</sup>. Vide entre deux groupes humains ennemis et conditions naturelles difficiles peuvent expliquer cette faible densité de la population.

Le lamidat peul de Kalfou avec une densité de 6,3 habitants au km<sup>2</sup> est une île de faible peuplement au milieu de zones fortement peuplées. L'explication est ici aussi historique.

Un vide relatif ( $d = 10$ ) sépare les Guissey des Moussey. Enfin, toute la plaine au nord de la dune Limani-Petté et tout le nord du pays mousgoum ont entre 6,4 et 8,6 habitants au km<sup>2</sup>. Pays des Mousgoum dans sa partie orientale et des Choa dans sa partie occidentale, l'influence sahélienne y est déjà sensible. La vocation d'éleveurs nomades des Choa contribue, avec les conditions naturelles difficiles, à expliquer cette faible densité.

#### LES ZONES DE DENSITÉ ENTRE 0 ET 5 HABITANTS AU KM<sup>2</sup>

Toute la partie sud-ouest de cette étude, des hautes terres de Dazal au nord à la Bénoué au sud, est presque vide ( $d = 2,1$ ). La population s'y concentre dans quelques gros villages comme Dembo, Hama-Koussou et Gaschiga que séparent de grands espaces inhabités.

Entre le village de Zamay et le mayo Tsanaga existe une zone à peu près vide.

Entre Moundang et Toupouri le « désert de Torok », vaste zone de solonetz, est très peu peuplée ( $d = 3,2$ ). Quelques habitants sur les franges et dans les parties un peu moins déshéritées de l'intérieur. La plaine qui prolonge au nord ce « désert » a des densités du même ordre ( $d = 3,3$ ). Les facteurs historiques expliquent sans doute ce vide entre Moundang et Foulbé du puissant lamidat de Mindif. Cette plaine fait maintenant figure de réserve de terre à sorgho de saison sèche (mouskouari) pour les populations voisines et les citadins de Maroua.

Dernière zone peu peuplée, la zone de parcours des éleveurs foulbé entre le mayo Guerléo et la zone des « Yaérés » dans lesquels se perd le mayo Boula. On y compte moins de deux habitants au km<sup>2</sup>. C'est aussi une zone de contact entre groupes humains différents, Foulbé et Massa.

En conclusion, on peut dire que cette partie du Nord-Cameroun est bien peuplée mais qu'elle se caractérise aussi par les écarts importants de densités d'une zone à l'autre et dans le détail à l'intérieur de chaque zone. On ne peut guère dégager de règles générales. Les pays païens peuplés d'un vieux fonds paléonégritique de paysans authentiques sont très densément peuplés à l'image des massifs septentrionaux des Monts du Mandara et du pays Toupouri, mais certaines parties de la plaine, dominées par des lamidats foulbé puissants comme les vallées de la Tsanaga, du Boula et du Louti ou la plaine de Mora, et les vallées du Mangafé, du Ranéo et du Sava dominés par les héritiers du royaume du Mandara, sont également très densément peuplées.

Les païens de plaine semblent avoir fait les frais des conquêtes des siècles passés et l'affaiblissement des densités, en même temps que la médiocrité des techniques agricoles, s'expliquent surtout par l'histoire.

Il est remarquable de noter l'énorme différence de peuplement entre le groupe d'authentiques montagnards des massifs septentrionaux des Monts du Mandara, et celui des réfugiés des massifs centraux ou méridionaux.

Avec une intensité variable, les zones de contact entre groupes humains différents sont des zones de faible peuplement, avec l'exception remarquable du pays guissey.

Les conditions naturelles jouent un rôle dans cette inégale répartition des hommes mais elles ne suffisent pas à l'expliquer, les facteurs humains et historiques ont une importance autrement grande. Il semble qu'il y ait relation étroite entre densité de population et technicité agricole. Cependant, chaque groupe humain a réagi de façon très différente, selon ses traditions, son histoire, sa culture. Ce sont ces aspects que nous allons examiner maintenant, car si l'inégale répartition de la population est frappante, sa diversité ne l'est pas moins.

### **UNE EXTRÊME VARIÉTÉ DES GROUPES HUMAINS**

La carte des groupes humains de l'Atlas National du Cameroun et la Carte « populations » de l'Atlas Régional Mandara-Logone que nous utilisons comme guide pour cette étude, ne dénombrent pas moins de 42 ethnies différentes dans le périmètre étudié. On peut certes pratiquer certains regroupements entre Mafa, Mabass, Minéo voire Mouktélé et Guelebda, entre Kola, Daba et Hina par exemple. Cela ne réduit guère l'ampleur de cette variété des groupes humains, d'autant plus que certaines populations reliques comme les Maya ou totalement foubésées comme les Zoumaya ou les Niam-Niam, ne sont pas individualisées sur ces documents.

On peut répartir ces divers groupes humains en quatre rubriques principales avec tous les aléas et toutes les simplifications qu'implique une telle classification.

#### *– Les groupes humains islamisés*

- Les Foulbé
- Les Wandala ou Mandara
- Les Bornouan dits encore Kanouri ou Sirata
- Les Gamergou
- Les Arabes Choa
- Les Guelebda
- Les Mousgoum
- Les Haoussa

#### *– Les montagnards*

- Les Mafa ou Matakam
- Les Hidé
- Les Minéo
- Les Mabass ou Margui
- Les Mouktélé
- Les Podokwo
- Les Mora
- Les Vamé-Mbrémé
- Les Ouldémé
- Les Mada
- Les Zoulgo-Guemjek
- Les Ourza
- Les Mouyengué
- Les Mokyo-Molkoa
- Les Mbokou

On peut y ajouter les Mofou qui font transition avec les ethnies de plateaux.

#### *– Les groupes humains des hautes terres et des plateaux*

- Les Kola
- Les Hina
- Les Daba
- Les Guidar
- Les Fali
- Les Kangou
- Les Kapsiki (et leur rameau Kortchi nettement montagnard)
- Les Bana
- Les Goudé
- Les Djimí
- Les Njegn

#### *– Les païens de plaine*

- Les Guiziga
- Les Moundang
- Les Toupouri
- Les Massa et Guissey
- Les Moussey
- Les Mambay
- Les Bata

Leur importance est très variable et compte de quelques centaines d'individus à plusieurs dizaines de milliers. Leur aire d'expansion est fonction de leur poids et de leur dynamisme démographiques.

**Poids humain et distribution spatiale  
des groupes humains islamisés**

On s'en tient ici aux chiffres de 1964 de l'Atlas National du Cameroun.

|                            |                  |
|----------------------------|------------------|
| - Foulbé .....             | 183 20 personnes |
| - Mandara ou Wandala ..... | 13 500 personnes |
| - Bornouan .....           | 27 700 personnes |
| - Gamergou .....           | 1 100 personnes  |
| - Arabes Choa .....        | 6 300 personnes  |
| - Guelebda .....           | 1 700 personnes  |
| - Mousgoum .....           | 26 100 personnes |
| - Haoussa .....            | 1 400 personnes  |

Les Islamisés comptaient, en 1964, 254 900 personnes sur un total de 863 000 habitants dans la zone étudiée, soit 30 % de la population. L'importance des différents groupes humains islamisés apparaît à l'évidence très variable, le fait marquant étant la dominance absolue des Foulbé, domination numérique qui se double ici d'une domination culturelle et politique. La foulbéisation est la règle pour les nouveaux islamisés et la langue peule est la langue véhiculaire de presque tout le Nord-Cameroun. Dans le cas précis des Foulbé, la notion « d'ethnie » est, plus que pour tous les autres groupes humains de cette région, une notion culturelle plus qu'une notion raciale, même si de subtiles et multiples distinctions existent à l'intérieur de ce groupe.

- Aires d'occupation

LES FOULBÉ

Les 3/5 des islamisés se disent Foulbé. La diversité de ce groupe est extrême et mériterait à elle seule une étude. Outre les divers rameaux Foulbé, Yllaga, Féréobé, Wollarbé, descendants des pasteurs et des conquérants du siècle dernier, il regroupe un grand nombre de païens islamisés et foulbéisés, comme les Zoumaya de la région de Zoumaya Lamorde et Mindif ou comme les Niam-Niam du mayo Kébi totalement islamisés et, dans des proportions variables, des païens islamisés de pratiquement toutes les ethnies païennes du Nord-Cameroun. S'y ajoutent les Foulbé nomades en petit nombre (200 personnes) et les serviteurs (matchoubé).

Leur aire de dispersion obéit à deux grands critères. Pasteurs nomades on les trouve un peu partout, conquérants ils se sont concentrés dans quelques grands lamidats. Un dénombrement grossier fait à partir de la carte des groupes humains de l'Atlas National du Cameroun, permet de préciser la répartition de ce groupe humain.

*Les Foulbé citadins*

- 12 000 à Maroua
- 4 500 à Garoua
- 2 600 à Guider
- 800 à Yagoua
- 600 à Kaélé

soit 20 500 et une proportion de citadins légèrement supérieure à la moyenne de

### Les groupes humains

10% enregistrée pour l'ensemble de la région. La croissance urbaine généralisée a certainement augmenté notablement cette proportion. D'autant plus que nous n'avons pas considéré comme vraiment urbaines, des agglomérations comme Mindif, Bogo, à très large dominante peule et de nombreux autres centres comme Mokolo où la proportion des Foulbé n'est pas négligeable. Les Foulbé sont donc une ethnie plus citadine que la moyenne et, les rares pasteurs exceptés, vivent en majorité dans des villes ou dans des agglomérations de quelque ampleur, chefs-lieux de cantons, sièges de chefferies le plus souvent.

#### Les Foulbé hors des centres urbains

|   |        |
|---|--------|
| – Arrondissement de Garoua  |        |
| Dans la partie occidentale entre la frontière nigériane, la bordure occidentale des Monts du Mandara et la Bénoué ..... | 8 900  |
| Dans la partie orientale (Bé, Golombé) .....  | 8 100  |
| – Dans l'arrondissement de Guider .....   | 13 900 |
| – Dans l'arrondissement de Mora .....   | 1 900  |
| – Dans le district de Bourha .....  | 1 100  |
| – Dans le district de Koza .....  | 700    |
| – Dans le reste de l'arrondissement de Mokolo .....   | 6 200  |
| – Dans l'arrondissement de Méri .....   | 4 600  |
| – Dans l'arrondissement de Kaélé .....  | 7 200  |
| – Dans l'arrondissement de Kar-Hay .....  | 4 100  |
| – Dans le district de Guibi .....   | 1 500  |
| – Dans le reste de l'arrondissement de Yagoua .....   | 2 500  |
| – Dans l'arrondissement de Bogo .....   | 20 600 |
| – Dans l'arrondissement de Mindif .....   | 22 200 |
| – Dans l'arrondissement de Maroua .....   | 59 200 |
| – Un groupe de Foulbé nomades Mbororo .....   | 200    |

On trouve des Foulbé pratiquement partout. Ils dominent numériquement dans le cœur du Diamaré avec les 3 grands lamidats de Maroua, Mindif et Bogo, ainsi que dans l'arrondissement de Garoua. Mais même là, le groupe foulbé n'est jamais ethniquement unique, et partage le pays avec d'autres groupes humains.

La dispersion dans tout le pays s'explique par leur origine de pasteurs nomades.

Leur présence, politiquement dominante, parmi d'autres groupes humains provient de leur statut de conquérant. Les pays dans lesquels ils se sont installés n'étaient pas vides.

Quant au petit groupe dit mbororo, il est en diminution constante et se localise dans la région de Figuil dont ils détiennent la chefferie. Ce sont des Foulbé qui ont refusé la sédentarisation, sont superficiellement islamisés et demeurent intégralement éleveurs.

#### LES MANDARA OU WANDALA

On en comptait 1 500 dans la ville de Maroua, pour le reste le groupe se concentre dans les limites de l'ancien royaume mandara, Kérawa, Doulo, Mora, les capitales successives, le piedmont oriental des Monts du Mandara jusqu'au mayo Mangafé avec les centres de Mémé, Tokombéré et Makilingay. Leur importance historique et culturelle est plus grande que leur poids humain ne le laisserait supposer.

#### LES BORNOUAN

Numériquement plus importants que les Mandara, ils vivent en majorité dans les limites de l'ancien royaume mandara et leur différence culturelle avec les

Mandara est peu perceptible. On les trouve surtout dans les cantons de Kolofata, Limani et Boundéri. Actuellement, ils progressent le long de la route goudronnée Mora-Maltam, zone d'extension du casier agricole de Doulo-Gané. On les trouve aussi en nombre non négligeable dans les arrondissements de Maroua (7 700), de Bogo (4 600), de Mindif (1 400), et jusque dans le sultanat Mousgoum de Guirvidig (300).

#### LES GAMERGOU

Un tout petit groupe, culturellement très proche des Bornouan. Ils vivent dans la partie nord-ouest du canton de Kolofata et dans le canton de Kerawa.

#### LES ARABES CHOA

Ils sont ici à leur limite méridionale. On les trouve dans les cantons de Kolofata, Limani, Boundéri, Magdémé et Kossa (4 000 personnes), dans ceux de Petté, Fadéré et au nord du lamidat de Bogo (1 800). Curieusement, on compte un groupe de 500 Choa dans la ville de Garoua.

#### LES GUELEBDA

Un petit groupe très curieux d'éleveurs cultivateurs, d'origine montagnarde qui vit actuellement dans les cantons de Kerawa, à cheval sur la frontière nigériane.

#### LES MOUSGOM

Si leur islamisation est très avancée, elle n'est pas complète, et une fraction de la population mousgoum est restée païenne, notamment dans la région de Madalam-Mérigné. En contact avec les Massa, ils leur ont emprunté certains traits culturels, comme la pratique de la cure de lait, le « gourou ».

Compte tenu de l'importance numérique et politique de la fraction islamisée, nous les avons classés dans ce groupe.

On les trouve essentiellement dans les deux sultanats de Pouss et Guirvidig, dans la partie nord-est de cette étude. Ils débordent légèrement sur les lamidats voisins de Bogo, Maroua et même Mindif.

Enfin, ils occupent le canton de Kossa dans l'arrondissement de Mora. De petits groupes mousgoum s'éparpillent entre Kossa et Guirvidig dans les cantons de Petté et Fadéré.

#### LES HAOUSSA

Un petit groupe de 1 400 personnes, réparties entre les villes de Garoua (1 000) et Guider (400). Une population essentiellement citadine, subissant fortement l'influence peule. Nous avons vu qu'ils étaient à l'origine de la création de Garoua.

### ***Poids humain et distribution spatiale des populations de montagnards***

Les montagnards, tels que nous les entendons ici, sont les populations vivant dans les montagnes du Mandara, cultivant les pentes qu'ils ont aménagées. Les populations habitant les piedmonts, les plateaux et les vallées intérieures ont été regroupées dans la rubrique : « habitants des hautes terres et des plateaux ».

### *Les groupes humains*

|                        |                  |                      |                  |
|------------------------|------------------|----------------------|------------------|
| - Les Mafa ou Matakam  | 82 100 personnes | - Les Ouldémé        | 6 200 personnes  |
| - Les Hidé             | 5 400 personnes  | - Les Mada           | 10 100 personnes |
| - Les Minéo            | 3 000 personnes  | - Les Zoulgo-Guemjek | 8 000 personnes  |
| - Les Mabass ou Margui | 500 personnes    | - Les Ourza          | 1 000 personnes  |
| - Les Mouktélé         | 10 000 personnes | - Les Mouyengué      | 9 000 personnes  |
| - Les Podokwo          | 9 600 personnes  | - Les Mokyo-Molkoa   | 5 000 personnes  |
| - Les Mora             | 2 300 personnes  | - Les Mbokou         | 4 000 personnes  |
| - Les Vamé-Mbrémé      | 1 200 personnes  | - Les Mofou          | 42 100 personnes |

#### *- Aire d'occupation*

#### LES MAFA

On peut légitimement regrouper en un seul groupe, Mafa, Hidé, Mabass et Ndaré (non mentionnés sur la carte des groupes humains). Soit un groupe de 91 000 personnes. La première ethnie montagnarde par le nombre et l'une des plus nombreuses du Nord-Cameroun.

Les Mafa occupent la base et la branche orientale du croissant montagneux du Mandara du Nord, soit les cantons Makatam Sud, Moskota, Gaboua, Koza et pour partie les cantons de Zamaï et Mozogo.

Parmi les Mafa émigrés, on en comptait un millier à Maroua et presque 2 000 dans l'arrondissement de Mora, au pied du rocher de Gréa notamment.

Les Hidé et les Ndaré sont à la limite nord-ouest du pays dans la région de Tourou et de Ngossi au contact avec leurs frères de race, les Guelebda. Les Mabass ou Margui sont à cheval sur la frontière du Nigeria dans les environs du village du même nom. Les Minéo occupent le canton de Gaboua, au contact avec les Zoulgo avec lesquels ils se sont métissés et auxquels ils ont emprunté des éléments de langage.

#### LES MOUKTÉLÉ

Voisins et sans doute parents des Mafa, ils occupent le canton du même nom, canton qui se caractérise par la présence de roches basaltiques qui donnent au paysage un aspect noir en saison sèche.

#### LES PODOKWO

Ils habitent les massifs enserrés entre Mouktélé et Mora. C'est la zone où les densités sont les plus élevées et, en conséquence, le paysage le plus minutieusement aménagé.

#### LES MORA, LES VAMÉ-MBRÉMÉ, LES OULDÉMÉ, LES MADA, LES ZOULGO-GUEMJEK

Ils occupent la bordure orientale des Monts du Mandara, de Mora au Nord à Méri au Sud. Chaque groupe humain est bien individualisé sur un massif ou un groupe de massifs et un no man's land relatif sépare chaque groupe de ses voisins. Leur descente en plaine est plus ou moins amorcée et un petit courant de migration existe en direction du casier agricole de Doulo-Gané.

#### LES OURZA, MOUYENGUÉ, MOKYO-MOLKOA ET MBOKOU

Ils occupent des inselbergs plus ou moins proches de la bordure montagneuse. Certains, comme les Mouyengué, à l'étroit sur leur massif, sont en majorité

descendus dans la plaine voisine du Mangafé et ont aussi émigré dans la région de Maroua (Meskine) travaillant comme manœuvres dans les jardins maraîchers. Les Mokyo-Molkoa hésitent entre leurs massifs et le périmètre de colonisation installé à leurs pieds. Un petit nombre ont émigré dans la région de Maroua où ils colonisent les pentes des montagnes de Maroua, dernières terres inoccupées de la région.

Tous ces montagnards représentent un monde paysan bien enraciné mais de plus en plus à l'étroit. L'émigration, seule solution pour l'avenir, pose les problèmes d'un déracinement et d'une prolétarianisation inquiétants. Cette émigration, pour le moment, se fait plus spontanément vers le nord-est, vers le monde Mandara que vers les plaines du Diamaré.

#### LES MOFOU

C'est, après les Mafa, le groupe humain le plus nombreux. Ethnie charnière entre massifs et plaine, une partie seulement d'entre eux est véritablement montagnarde.

Les montagnards se trouvent dans les cantons de Wazang, Douroum et Douvangar, sur la bordure orientale des Monts du Mandara, au sud du Col de Méri, soit 17 600 personnes sur un total de 42 100.

19 300 dans l'arrondissement de Mokolo occupaient surtout les piedmonts et les vallées de leurs montagnes (Mokong, Zidim), 3 200 se dispersaient dans le Diamaré dans le prolongement des cantons Mofou précédemment cités, notamment dans les sites montagneux de Mogazang et Makabay près de Maroua, 2 000 enfin étaient urbanisés à Maroua.

#### *Poids humain et distribution spatiale des populations habitant les hautes terres et les plateaux*

Ce sont essentiellement les groupes humains des massifs sud des Monts du Mandara.

La montagne perd ici de sa rudesse, les plateaux, les vallées intérieures prennent de l'ampleur et accueillent la plus grande partie de la population. Bien sûr, la classification simplifie un peu la réalité. Certaines fractions de la population sont montagnardes, comme le rameau Kortchi des Kapsiki.

|          |                  |           |                  |
|----------|------------------|-----------|------------------|
| - Kola   | 3 300 personnes  | - Kapsiki | 24 200 personnes |
| - Hina   | 5 100 personnes  | - Bana    | 9 600 personnes  |
| - Daba   | 17 900 personnes | - Djimi   | 2 200 personnes  |
| - Guidar | 37 300 personnes | - Goudé   | 10 400 personnes |
| - Fali   | 34 000 personnes | - Njegn   | 10 200 personnes |
| - Kangou | 5 700 personnes  |           |                  |

Ce groupe comprend 11 groupes humains différents selon la carte des populations de l'Atlas National du Cameroun. Plus qu'ailleurs peut-être, la notion d'ethnie apparaît difficile à cerner. Ainsi les Daba, les Hina et les Kola sont trois branches du rameau daba et parfois regroupés. Par contre, les Tchédé n'apparaissent pas sur la carte. Les Fali du Kangou ont été séparés des autres Fali. Tout cela relève plus de l'habitude que de la logique. La diversité de certaines ethnies autorise tout aussi bien le regroupement qu'elle ne légitime la séparation.

Zone de circulation plus facile que les massifs nord, ces hautes terres du Mandara du sud ont été le lieu de passage et d'affrontement, de fusion aussi, de nombreux groupes humains, d'où la difficulté des classifications.

## *Les groupes humains*

### *– Aire d'occupation*

#### LES KOLA, HINA ET DABA

Il nous paraît légitime de les regrouper. Leur aire d'occupation est à cheval sur les arrondissements de Mokolo, de Guider et de Maroua dans les cantons actuels de Kola (Maroua), Hina (Mokolo), Mousgoy et Daba indépendants (Guider) et partiellement dans les cantons limitrophes du canton de Hina, Gawar au nord et Guili à l'ouest.

#### LES GUIDAR

Un des groupes les plus nombreux de cet ensemble. On les trouve essentiellement dans la moitié orientale de l'arrondissement de Guider. Ils débordent légèrement sur les cantons voisins peuplés de Guiziga et de Moundang de l'arrondissement de Kaélé.

#### LES FALI ET KANGOU

Ils sont le groupe le plus nombreux. Il nous paraît légitime de les regrouper, en dépit de différences culturelles et de différences d'origine certaines. L'extrême hétérogénéité de ce groupe humain légitimerait tout aussi bien l'éclatement en une multitude de petits groupes.

Un petit nombre est urbanisé, 900 à Garoua, 500 à Guider. Réfugiés lors de la conquête peule dans les massifs du Peské-Bori, du Tinguélin et du Kangou, les Fali sont largement descendus dans les plaines voisines maintenant.

#### LES KAPSIKI, LES BANA ET LES DJIMI

Les Kapsiki sont localisés essentiellement dans le canton de Mogodé au sud du pays mafa, le long de la frontière du Nigeria. Une partie d'entre eux, dits Kortchi, est encore dans la montagne qui les sépare de la plaine de Gawar. Les Bana occupent la région immédiatement au sud du pays Kapsiki dans le canton de Guili essentiellement.

#### LES DJIMI

Ils prolongent vers le sud le peuplement bana précédemment évoqué. On les trouve essentiellement dans les environs du gros village de Djimi dont ils ont pris le nom.

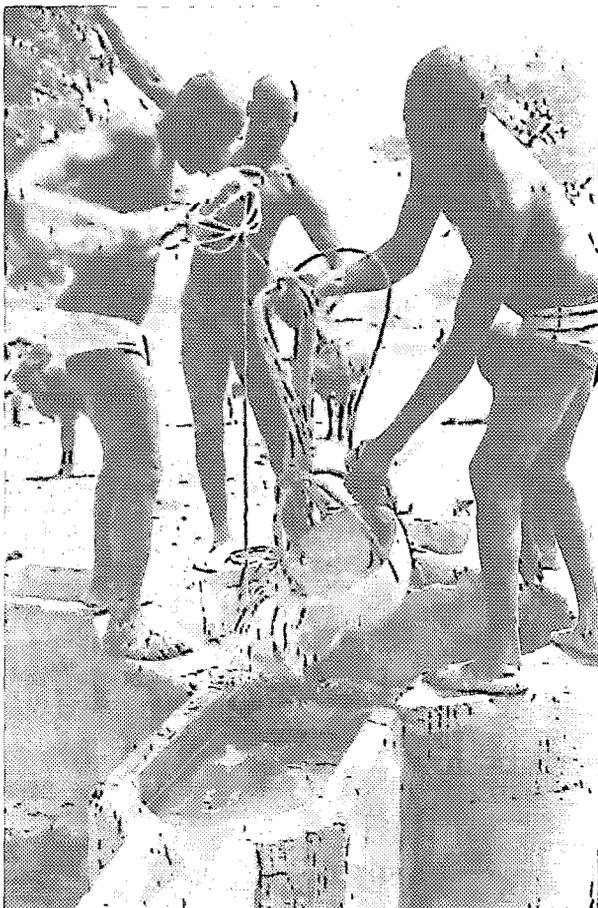
#### LES GOUDÉ

Prolongent au sud le petit peuplement djimi. A cheval sur la frontière nigériane, ils occupent les cantons sud de l'arrondissement de Mokolo, Bourrha et Tchevi et ceux nord-ouest de l'arrondissement de Guider, Doumo et Guirviza qu'ils partagent avec les Njegn.

La majorité de ce groupe humain est au Nigeria mais 10 400 représentants vivaient au Cameroun en 1962.

On regroupe sous le nom de Goudé, les Tchédé qui occupent les massifs de Téléki au contact des Daba et les Motchekina qui vivent sur les plateaux de Bourrha, Boukoura et Tchévi.

## Hommes du Nord



9. Toupouri puisant de l'eau pour leur bétail.  
(Cliché J. BOUTRAIS).

### LES NJEGN

Sont eux aussi à cheval sur la frontière du Nigeria. Ils prolongent vers le sud le peuplement goudé, occupant le sud des cantons de Doumo et Guirviza, le canton de Dazal en entier et se mêlant aux Foulbé du lamidat de Baschéo.

### *Poids humain et distribution spatiale des Païens de plaine*

Avec 242 300 personnes au recensement de 1964, leur importance approchait celle du groupe des islamisés. L'importance des 7 groupes recensés est, là aussi, très variable d'une ethnie à l'autre et va de quelques centaines à plus de 80 000.

- Toupouri

81 200

- Moussev

4 400



10. Vroum, « La Guerre », vieux montagnard mokyo, porte le bonnet phrygien. (Cliché J. BOUFRAYS).

|            |        |          |       |
|------------|--------|----------|-------|
| - Massa    | 75 000 | - Bata   | 1 000 |
| - Guiziga  | 52 700 | - Mambay | 300   |
| - Moundang | 27 700 |          |       |

Deux groupes humains ont été totalement absorbés lors de la conquête peule, les Niam-Niam sur le mayo Kébi et les Zoumaya sur le bas mayo Boula. L'importance de leur rôle historique lors de la conquête peule interdit de les passer sous silence.

Par contre, nous avons regroupé les Guissey avec les Massa, eux-mêmes se disant Massa ; si on leur reconnaît une existence culturelle propre, il n'y a aucune raison de ne pas la reconnaître à d'autres groupes massa, comme les Bougoudoum par exemple.

C'est parmi certaines de ces ethnies que le phénomène de foubéisation a été le plus rapide et le plus poussé, les deux exemples cités précédemment des Niam-Niam et des Zoumaya en est une parfaite illustration.

– Aire d'occupation

LES TOUPOURI

Les plus nombreux et les plus homogènes occupent tout l'espace situé entre le désert de Torok et l'axe du lac Fianga. Les cantons de Doukoula, Tchatibali, Touloum, Bizili et Golonguini sont peuplés exclusivement de Toupouri. Les Toupouri débordent ces cantons et gagnent peu à peu sur les cantons voisins, en particulier les lamidats foubé de Kalfou et Guidiguï. Le peuplement toupouri se continue au sud, au-delà de la frontière avec le Tchad.

LES MASSA

Ils occupent les plaines inondées du Logone au sud des sultanats mousgoum de Pouss et Guirvidig. Le Logone est leur limite orientale au Cameroun, le pays toupouri et le peuplement peul la limite occidentale, la frontière tchadienne la limite méridionale. Bien sûr, leur peuplement se poursuit au sud, au-delà de la frontière et sur la rive droite du Logone au Tchad. Le canton de la Wina à l'ouest du lac Fianga est un bel exemple de ces zones de contact entre groupes humains voisins puisque peuplé de Toupouri parlant massa. Au nord du pays toupouri, la limite entre Massa et populations islamisées passe par un no man's land, ce qui est également fréquent entre groupes humains différents et souvent hostiles.

LES GUIZIGA

Ils occupent totalement ou partiellement la plaine à l'ouest de la ville de Maroua avec un peuplement pratiquement pur dans les cantons de Loulou et Moutouroua. Ailleurs, ils se mêlent aux populations foubé et mofou dans la moitié nord de la plaine et dans la ville de Maroua, leur ancienne capitale.

Un no man's land les sépare de leurs voisins méridionaux, les Moundang. Le canton de Midjivin, peuplé de Moundang parlant le guiziga, est un autre exemple de ces zones de contact entre groupes humains.

Leur aire de distribution s'est considérablement réduite au cours du 19<sup>e</sup> siècle. Nous en reparlerons en tentant de brosser un rapide tableau de la mise en place des populations.

LES MOUNDANG

Une aire bien localisée dans les trois cantons de Kaélé, Boboyo et Lara et dans le canton de transition de Midjivin entre peuplement guiziga au nord, frontière tchadienne au sud, peuplement peul à l'est et guidar à l'ouest.

Un no man's land entoure le pays moundang et l'individualise parfaitement.

LES MOUSSEY

Ils habitent une enclave au sud du pays massa le long de la frontière tchadienne, 4 400 au recensement de 1964, ils étaient 1 000 de plus en 1968. Petit groupe humain au Cameroun, les Mousseï ont une personnalité bien marquée et se différencient complètement de leurs voisins massa. Ce sont des éleveurs de chevaux. Ils ne pratiquent aucun élevage bovin. Ils ont une tradition d'émigration temporaire dans les mines de charbon du Nigeria.

## *Les groupes humains*

### LES BATA

Ils sont environ un millier sur la rive droite de la Bénoué entre Garoua et la frontière nigériane. Ce sont traditionnellement des pêcheurs, d'où leur localisation en bordure de la Bénoué.

### LES MAMBAY

Ils sont une poignée dans la zone frontière tchadienne – mayo Kébi.

## ***LA MISE EN PLACE DES DIFFÉRENTS GROUPES HUMAINS (1)***

Cette répartition actuelle de la population, ces différentes aires géographiques occupées par les groupes humains sont le résultat d'une histoire longue, souvent mouvementée dont l'épisode majeur a été la conquête peule du 19<sup>e</sup> siècle. Le dynamisme démographique, la psychologie, la mobilité des différents groupes humains dans le contexte actuel tendent à modifier cette situation. Certains groupes agrandissent leur aire de diffusion, certains autres voient leur domaine se réduire. De nouveaux courants migratoires apparaissent et une nouvelle distribution des populations du Nord-Cameroun s'ébauche.

C'est cette histoire et ce devenir que nous allons tenter d'esquisser. Cette ébauche sera plus ou moins précise selon que l'histoire des différents groupes humains est mieux connue. Outre les rapports d'un certain nombre d'administrateurs comme LAVERGNE pour les montagnards ou BAUDELAIRE pour les habitants de la Bénoué, on dispose des remarquables travaux de base de MOHAMMADOU Eldridge sur les Foulbé du Diamaré (2) et sur le sultanat de Mora et de LESTRINGANT (3) sur les populations de l'arrondissement de Guider. Ces ouvrages sont la base de notre connaissance historique et la majorité de l'information présentée ici en est tirée.

### ***La mise en place des populations islamisées***

#### LA MISE EN PLACE DES POPULATIONS PEULES

Relativement récente, se rattachant à la création de l'empire de Sokoto, c'est celle qui a fait l'effet de l'étude la plus approfondie. Nous la développerons largement car elle intéresse le groupe humain le plus nombreux du Nord-Cameroun et qui a modelé ce pays plus qu'aucun autre.

Quelques généralités sur l'origine des Foulbé permettront de mieux comprendre leur répartition actuelle eu égard à leur rôle historique.

La tradition situe l'origine des Foulbé au « Mallé » qui pourrait être le Fouta Toro. De là commence une immense migration historique vers l'est qui mènera les Foulbé au « Macina » (Mali) dont il est constamment fait mention dans les traditions peules du Nord-Cameroun. Là des migrations nouvelles mèneront certains groupes au Fouta-Djalon, à Djenné où ils fonderont des royaumes pendant que d'autres groupes de ces pasteurs iront jusqu'au Darfour, au Ouaday et

(1) Pour ce paragraphe on utilisera l'information contenue dans l'étude de POLDLEWSKI, 1966.

(2) MOHAMMADOU Eldrige, 1970.

(3) LESTRINGANT (J.), 1964.

au Baguirmi. Il semble que ces départs depuis l'aire de dispersion que fut le « Macina » se soient échelonnés du 16<sup>e</sup> au 18<sup>e</sup> siècle. C'est ensuite la pénétration dans le pays haoussa et le séjour prolongé de nombreux Foulbé au Bornou (5 à 6 générations parfois). C'est du Bornou que viendront la majorité des Foulbé du Nord-Cameroun, en paisibles éleveurs d'abord, en conquérants ensuite. Ce séjour au Bornou a eu une importance capitale pour les Foulbé du Nord-Cameroun car c'est pendant ce long séjour que certains abandonneront la vie nomade pour se sédentariser. Là se formeront les lettrés « les modibe » qui, en réchauffant le zèle religieux quelque peu attiédi depuis le départ du « Malle », rendront possible la conquête par l'intermédiaire de la guerre sainte « la Djihad ».

La diversité des clans est grande chez les Foulbé ; Yllaga, Wollarbé, Fereobé, Ngara, Tara, Maoudi, Sava, Djenne, Djafoun pour ne citer que les plus répandus au Nord-Cameroun. Un des mérites de MOHAMMADOU Eldridge dans le premier volet de son étude des Foulbé du Cameroun consacré à Maroua et Petté, est d'avoir débrouillé cet écheveau.

On ne compte en effet au Nord-Cameroun que trois grands clans issus de deux des trois filles et du fils de Oukba, l'Arabe et de Badjo Manga, la Sorakolé qui, d'après la tradition, donnèrent naissance au peuple peul. Ce sont : les Yllaga, les Wollarbé et les Féréobé, clan auquel appartiennent tous les Tara, Ngara, Badaway, Sawa, Maoudi dont les noms actuels sont, ou des surnoms donnés par les ethnies chez lesquelles ils ont séjourné (exemple : Badaway signifie nomade en kanouri), ou des noms de lieu où ils se sont longuement arrêtés (exemple des Sava dont le nom vient du mayo du même nom).

S'il semble que très tôt, dès le début du 16<sup>e</sup> siècle, des Foulbé aient traversé les Monts du Mandara pour pousser dans l'actuel Diamaré et même au-delà du Logone, dans ce qui allait devenir bientôt le royaume du Baguirmi, c'est au 18<sup>e</sup> siècle que des Foulbé, installés au Bornou, reprendront en nombre leurs migrations vers l'est, vers le royaume du Mandara et, au-delà, le Diamaré. Dès la fin du 18<sup>e</sup> siècle, les Foulbé sont installés avec leurs troupeaux dans les zones où on les trouve maintenant. Peu nombreux, ils sont sous la dépendance des chefs païens, guiziga, zoumaya, mofou, auxquels ils paient des tributs, moyennant l'autorisation de faire paître leurs troupeaux. Si pour certains groupes foulbé, comme les Bamlé dans la région de Guider, la cohabitation avec les païens se passe assez bien et somme toute à la satisfaction des deux parties, le plus souvent les Foulbé subissent les brimades des chefs païens. Cela provoque des migrations mais aussi des colères et des rancœurs. Déjà des groupes foulbé se sont organisés, semant la terreur chez certaines populations païennes ; Baoutchi Gordi chez les Goudé et Haman Yero chez les Njegn et les Fali. Le climat est à l'insurrection à la fin du 18<sup>e</sup> siècle chez les Foulbé. En lançant vers 1805, « la Djihad », le cheikou Ousmanou de Sokoto va lui donner corps et ampleur. C'est de ce début du 19<sup>e</sup> siècle que date l'implantation massive des Foulbé au Nord-Cameroun.

– *La mise en place des Foulbé Yllaga*

Clan guerrier par excellence, les Yllaga vont fonder les premiers grands lamidats et aussi, tout au long du 19<sup>e</sup> siècle, toute une série de petites chefferies au contact des païens les plus remuants, afin de tenter de les réduire ou pour le moins de protéger les axes de communications importants.

Quittant le Bornou, ils fonderont Madagali et Mubi. Certains iront jusqu'à Bé et Rey Bouba et bien plus au sud encore, d'autres partant de Mubi iront fonder Bindir.

Bindir sera l'un des lamidats les plus importants de cette région. Au cours de leur migration vers Bindir, des postes militaires furent créés, Gazawa, Meskine, Djapay et Kaya. C'est de Bindir que partira le Modibo Bouba Birowo, fondateur de

Mindif. Doumrou est une création de l'administration coloniale, son existence fortuite n'est due qu'au découpage des frontières.

C'est vraisemblablement dans la dernière décennie du 18<sup>e</sup> s. que furent créés Bindir d'abord, puis à partir de ce lamidat et avec son aide, Mindif.

C'est de cette même région de Mubi, du pays goudé, que viendront les Yllaga qui créeront successivement les lamidats de Bascheo, Messo (puis transfert à Golombé) et Bé. Tous sont issus de la même famille, celle du Modibo Karima. Vers 1770, le fils de Modibo Karima, Boumé, descend au sud de Kobotchi en pays njegn et daba. Comme dans de nombreux endroits, l'implantation peule précède le soulèvement de 1805 et la conquête.

Avec la Djihad, l'expansion et la conquête vont de pair. Vers 1802 un petit-fils de Boumé, Salihou Bouba Kobotchi, descend vers le sud à Baschéo. Il obtiendra de l'émir de Yola, Adama, la chefferie de la région.

Un de ses frères s'installe à Dourbey, descend la vallée du mayo Oulo jusqu'à Messo où il se heurte aux Fali. Là intervient un facteur que nous retrouverons souvent, la conversion d'un chef et son ralliement. C'est ce qui se passe à Messo avec la conversion d'un chef fali, Adamalé. Une partie des Fali se convertit à l'exemple de son chef, les autres se réfugient dans le massif du Bori. Le lamidat de Messo qui deviendra lamidat de Golombé, est ainsi fondé.

Djamoua Djaoro Bala, frère des précédents, guerroye lui dans la région de Badessi, soumet les Niam-Niam de Badjouma et crée le lamidat de Bé. Il sera tué dans un affrontement avec les Kangou.

Vers la même époque, c'est-à-dire les toutes premières années du 19<sup>e</sup> siècle, un autre peul Yllaga, le Cheik Bouba Yoro, traverse le pays njegn, détruit le village de Paka et s'installe au pied des massifs. Le même scénario qu'à Messo se reproduit, conversion du chef njegn de Mahiha d'où facilité de conquête et création d'un nouveau lamidat, celui de Dembo.

Dès le début du 19<sup>e</sup> siècle une ossature solide de chefferies foulbé existent de Mubi à Golombé. Vingt ans plus tard, l'expansion se poursuit par l'expédition victorieuse sur Guidar. Là aussi la conversion d'un chef guidar qui sera le premier chef de cette principauté vassale de Yolo et Sokoto, simplifie la conquête. Le pays guidar est coupé en deux, les irréductibles qui n'acceptent pas la conversion et la domination se réfugieront à Libé et il restera à contrôler ceux de Lam, Djougui et Bidzar dont les incursions menacent la sécurité de cette nouvelle principauté. C'est pour les contrôler et tenter de les réduire qu'un peul Yllaga sera installé sur le mayo Louti dans ce qui restera le petit lamidat de Mayo Loué. Cette chefferie a aussi pour but d'assurer la sécurité des communications par ce couloir naturel entre Foulbé de cette région et Foulbé du Diamaré. C'est au même souci que répond l'installation des postes militaires de Babarkine et Ndoukoula.

Les Yllaga de Madagali tenteront, au début du 19<sup>e</sup> siècle, de pénétrer dans le royaume du Mandara et d'asseoir leur autorité sur les montagnards. Vers 1830, ils créent les postes militaires de Kossehone et Wanday, quelques années plus tard, celui de Mokolo. Tout le siècle sera consacré aux luttes contre les montagnards mafa, sans grand succès. Ils abandonneront définitivement leurs tentatives en 1893 après leur défaite à Tsouffok. De toute façon, une nouvelle page d'histoire s'ouvrirait avec l'arrivée des colonisateurs européens qui allaient permettre aux Foulbé d'exercer une autorité au moins théorique sur les montagnards.

Vers le milieu du 19<sup>e</sup> siècle, sous l'émir Lawal, un peul Yllaga, Haman Hamalé, crée la principauté de Gawar. Partant de Mubi, les Yllaga iront conquérir les régions de Bindir et Mindif, essayant sur leur passage toute une série de postes militaires qui s'étendront avec des fortunes diverses, Boula, Gazawa, Mesquine, Djapay et Kaya et plus tard Torok puis Guidiguis, afin de tenir en respect les Toupouri.

Un autre groupe partira conquérir les régions allant jusqu'à la Bénoué et au mayo Kébi, prenant en écharpe les monts du Mandara méridionaux et coupant en deux les ethnies païennes njegn, fali et guidar, à la fois sur le plan géographique et sur le plan culturel avec la conversion d'une partie d'entre elles. Des chefferies importantes contrôlant des territoires étendus seront créées, Baschéo, Dembo, Golombé, Bé et Guider et des postes militaires seront mis en place, Mayo Loué, Babarkine, Ndoukoula. La réputation guerrière des Yllaga est telle que le lamido de Maroua, Sali, un Féréoobé, choisira deux Foulbé Yllaga de Mindif pour aller créer Zongoya entre 1870 et 1880 et y tenir en respect les Guiziga de Moutouroua et Loulou qui menaçaient la sécurité des liaisons avec le Louti.

Moins heureux seront les Yllaga qui, partant de Madagali, essaieront de contrôler les monts du Mandara centraux et septentrionaux. La détermination plus grande de païens sans doute plus nombreux, un milieu physique plus difficile limiteront leur longue tentative à l'implantation de quelques postes militaires, Kossehona, Wanday et Mokolo.

On peut déjà mesurer à la seule mise en place des Foulbé Yllaga de l'importance considérable qu'a eu la conquête peule sur la répartition actuelle de la population dans ce Nord-Cameroun.

*– La mise en place des Foulbé Féréoobé*

Les Féréoobé se sont installés essentiellement dans le Diamaré, à l'intérieur de l'arc de cercle de la poche créée par l'implantation des Yllaga. Au contraire des Yllaga guerriers, les Féréoobé sont réputés sages et leur domaine est la politique. Nous allons voir que cette réputation n'est pas sans fondement et qu'ils ont su assurer et consolider leurs conquêtes très habilement.

On date parfois leur arrivée dans la plaine de Maroua de 1760. Ils y vivent au milieu des Guiziga qui commandaient à Marva (la future Maroua peule), des Zoumaya au sud-est de Maroua et des Mofou à l'ouest. Cohabitation qui devient si difficile que dès la fin du 18<sup>e</sup> siècle, les Foulbé se donnent un chef, Haman Selbé, pour répondre par les armes aux brimades des païens. Une longue période de lutte s'ensuivit, alternativement contre les Guiziga soutenus par les armées du sultan du Mandara, leur suzerain, puis contre les Zoumaya et enfin contre les Mousgoum dans leur phase d'expansion vers l'est.

Vers 1800, Haman Selbé, jouant sur la division des Guiziga, s'alliera à une fraction d'entre eux (le clan Kaliao) pour s'emparer de leur capitale Marva. Il réduira ensuite ses alliés Kaliao et restera seul maître de la place. Les Guiziga vaincus iront se réfugier sur les massifs environnants, notamment le massif de Mogazang. Deux autres chefs de guerre succéderont à Haman Selbé mais, entre-temps, la guerre sainte a éclaté et les Foulbé de Maroua préféreront à la descendance d'Haman Selbé, un lettré, le modibo Damraka. Ce sera le premier lamido (chef) de Maroua ; il recevra la « bannière blanche », insigne de sa chefferie, du Cheikou Ousmanou de Sokoto vers 1806.

Comme pour les grandes chefferies Yllaga voisines, le début de la conquête ici aussi aura précédé quelque peu la « Djihad ». Pendant son long commandement, il mourra en 1848, le lamido Damraka va s'employer à parachever ses conquêtes, à organiser et à peupler son immense domaine. Son fils Sali terminera son œuvre.

Au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, quand meurt le premier lamido de Maroua, les Foulbé Féréoobé sont presque sur leur position actuelle et un immense remaniement du paysage humain a été accompli. Avant d'aborder cette nouvelle répartition humaine, voyons quelle en fut la chronologie.

Jusque vers 1816-1820, les Guiziga sont réduits, le lawanat de Bogo conquis et les Mousgoum de Guirvidig battus, refoulés ou assujettis. On ne sait trop contre quel groupe humain fut conquis Bogo ; l'ethnie bogo a pratiquement disparu sans

laisser de souvenirs, sinon qu'il en fut fait un grand carnage et que les femmes et les enfants furent emmenés en servitude. Les Bournouan et Mandara venus aider leurs vassaux guiziga furent défaits à Godola mais purent contenir les Foulbé sur le mayo Mangafé qui est resté jusqu'à nos jours la frontière de peuplement, d'influence et de culture entre les deux groupes humains. Le sort de ces païens réglé, les Féréoobé se tournèrent contre les Zoumaya. La lutte fut longue et l'ethnie zoumaya aura vécu quand, au milieu du siècle, tombera sa capitale Zoumaya Lamordé. Les hommes eurent une jambe coupée et les femmes et les enfants furent emmenés en servitude. Quelques rescapés purent se réfugier dans les rochers de Mindif où survivent encore quelques rares descendants. Il semble que cela ait eu lieu du temps du lamido Sali, fils du lamido Damraka. Celui-ci combatta aussi les Daba de Hina et créa, pour les tenir en respect, le lawanat de Zongoya avec des Yllaga de Mindif, comme nous l'avons vu précédemment.

Afin d'organiser et de peupler leur lamidat, les Féréoobé de Maroua délèguèrent une partie de leur autorité à des membres de leurs familles ou à des hommes de confiance chargés d'administrer un territoire déterminé. C'est ainsi que seront créés les lawanats de Kongola Saïd, Kongola Djiddéo, Kongola Djolao et Doursoungo, entre 1835 et 1845. Kaléo est également organisé pendant cette période, avec la particularité que la responsabilité en sera confiée à un bornouan, fidèle du lamido. Balaza Laouane daterait de 1820 et Balaza Alkali de 1833. A la même époque est créé Kodek. Yoldéo et Djoulgouf seraient antérieurs. Malam Petel, détruit en 1822 par les Mandara, ne deviendra lawanat qu'en 1856. Dargala, créé sur le domaine des Zoumaya, ne sera organisé que vers 1870. Papata sera créé vers 1850 avec des Mousgoum islamisés. Dogba ne verra le jour qu'à la fin du 19<sup>e</sup> siècle.

Si dès le milieu du siècle les conquêtes sont faites, on constate que l'organisation sera beaucoup plus tardive sur les zones proches du royaume des Mandara. Le peuplement du lamidat sera facilité par l'échec que connaîtront les Foulbé dit « Sawa » dans leur conquête d'une partie du royaume mandara. Après leur cuisante défaite à Haïssa-Harde, ils iront rejoindre leurs coreligionnaires déjà installés dans le Diamaré. Ils seront à l'origine des principautés de Yoldeo, Djoulgouf, Balaza, Fadéré et Petté.

Auparavant, avant leur vaine tentative de conquête du royaume mandara, ils avaient créé Kossewa et Gayak à l'est de Maroua, Doulek, Godola, Mbozo-Debi, Dakar et Domga à l'ouest.

Ainsi, au cours du 19<sup>e</sup> siècle, un nouveau pays est né, le Diamaré peuplé de Foulbé. Les anciens habitants païens sont repliés à la périphérie comme les Mousgoum, réfugiés dans les massifs environnants comme les Guiziga et les Mofou, ou ont totalement disparu comme les Zoumaya ou les Bogo. Quant au royaume du Mandara, son influence politique ne dépasse plus au sud le mayo Mangafé. C'est la situation que trouveront les colonisateurs européens. Terre conquise, mais aussi terre organisée et colonisée, la présence peule y est forte, son influence plus forte encore. Quand, avec la paix, les païens reviendront, ils ne pourront y tenir qu'une place marginale. Au contact des Foulbé, beaucoup s'islamiseront ou plutôt se foulbéiseront. Au contraire de leurs voisins Yllaga, les Féréoobé ont mené de pair, conquête, peuplement et organisation et c'est peut-être aussi pour cela que le cœur du Diamaré connaît des densités si élevées et que l'acculturation des païens s'y poursuit si aisément. Les Yllaga divisés, mal organisés, ont conquis des déserts qui ont, même maintenant, du mal à se peupler.

Il faut dire un mot des Féréoobé de Kalfou que l'on appelle aussi Foulbé Baguirmi. Contrairement aux autres Foulbé, ils ne sont pas venus de l'ouest mais de l'est de ce Baguirmi que leurs ancêtres avaient atteint plus d'un siècle auparavant. Avec l'annonce de la guerre sainte, certains vont repasser le fleuve et

tenter de se tailler une principauté dans les zones voisines du Logone peuplées de Toupouri et de Massa. Ils essaieront en vain de s'installer à Yagoua d'où les Toupouri les délogeront. Ils se réfugient alors dans le lamidat de Mindif à Ouro Lamido près de Kaya. Vers 1836, nouvelle tentative de percée vers l'est et installation à Kalfou. Ils s'y consolident et tentent, une nouvelle fois, la conquête de la région de Yagoua, nouvel échec et repli une fois de plus à Ouro Lamido. C'est alors que leur chef se rendra à Sokoto pour y recevoir l'investiture. A son retour, il se réinstallera à Kalfou, y combattrà les Toupouri et trouvera la mort près de Fianga. Ses successeurs continueront la lutte contre les Massa et les Mousgoum sans grand succès. Ils créeront cependant la principauté de Tankirou.

A l'heure actuelle, ils représentent l'avancée extrême des Foulbé vers l'est au Nord-Cameroun. Ce lamidat qui dépendait directement de Sokoto, sans passer par le relais de Yola comme les autres lamidats foulbé, devait être le centre d'une nouvelle conquête vers l'est. Il échoua face à des populations païennes nombreuses, sans structure étatique et parfaitement rétives à toute sujétion et à toute collaboration. Presqu'île avancée en pays toupouri, il représentait une zone de faible peuplement. A l'heure actuelle la colonisation pacifique de Toupouri, sous la pression de leur forte croissance démographique, le rend de plus en plus marginal et tend à en faire un lamidat relique, un repère historique où s'étiolé une population de Foulbé, nostalgique d'un rendez-vous manqué avec l'histoire et conscient d'un futur sans avenir.

Ainsi seuls les païens du Logone n'ont pas connu les bouleversements de la conquête peule. Le lamidat de Kalfou, peu étendu, ne les a guère changés et celui de Guidiguiss n'aura obligé qu'à un repli de deux kilomètres environ, jusqu'à Doubam.

– *Les Wollarbé*

Respectés pour leur piété, ils représentent la partie des Foulbé voués à la religion, si l'on en croit la réputation qui leur est faite.

Ils occupent l'angle sud-ouest de notre zone d'étude, entre frontière nigériane à l'ouest, la Bénoué au sud et la succession des lamidats Yllagá qui contrôlent le pays à l'est, suivant une diagonale de Baschéo à Bé. Deux lamidats se partagent cette région, ceux de Demsa et de Garoua.

Les uns et les autres arriveront relativement tard, vers 1830. Les uns s'installent à Demsa, puis transfèrent leur capitale à Gaschiga afin de mieux tenir en respect les Fali du Tinguélin. Le lamidat connaîtra quelques déboires au début de ce siècle ; en 1920, il perd le canton de Belel à la suite d'une rectification de frontière et en 1928, celui de Guérétié qui est rattaché au lamidat de Garoua.

Pendant ce temps, venant de la région de Kilba, le modibo Haman fonde le lamidat de Garoua où il doit combattre alternativement Njegn, Bata et Fali. Il crée Garoua-Vindé. Les Bata passent sur l'autre rive du fleuve mais les Fali continuent la lutte et brûlent la capitale peule en 1835. Les Foulbé fondent alors Ribao en 1839, puis Laindé qui devient leur nouvelle capitale avant que le modeste comptoir commercial haoussa de Garoua ne le supplante dans ce rôle.

La mise en place des Foulbé a été le résultat de longues luttes et le tribut payé par les païens fut lourd. L'aire occupée par les Fali s'est réduite aux massifs montagneux du Tinguélin, de Kangou et à quelques massifs des monts du Mandara méridionaux. Les Bata ont pratiquement disparu de cette rive de la Bénoué ; l'aire d'extension des Njegn est limitée au lamidat de Baschéo.

Avant de conclure avec la mise en place des différents clans foulbé, disons un mot des Foulbé Baoulé. On les trouvait dans la région de Guider et dans celle de Gawar. Vivant en bonne intelligence avec les païens, ils ne prirent pas part à la conquête et de ce fait, n'ont créé aucune chefferie au Nord-Cameroun.

A la fin du 19<sup>e</sup> siècle, les Foulbé contrôlent un immense territoire, tout le Diamaré, les principales vallées. Leur échappent, les pays du Logone, peuplés de Mousgoum, Massa et Toupouri, le pays moundang où la conquête fut éphémère et la région de Moutouroua peuplée de Guiziga. Leur échappent également le pays mandara au nord du mayo Mangafé, les massifs montagneux du Mandara septentrionaux et centraux où ils doivent se contenter de tenir les voies de passage et la vallée du moyen et du bas Louti et de la moyenne Tsanaga. Les massifs les plus difficiles des monts du Mandara méridionaux, Popologozom, Peské-Bori et les massifs crétacés du Kangou et du Tinguélin où se sont réfugiés Fali, Guidar et Daba vaincus mais insoumis. Leur position sera malaisée sur ces massifs isolés au milieu du monde peul. Leur échappent également les Guidar de Lam, Djanguï et Bidzar à l'abri dans leurs rochers.

La redistribution des groupes humains a considérablement changé. Des ethnies ont pratiquement disparu, les Bogo, les Zoumaya, les Niam-Niam, les Bata, soit physiquement comme les Bogo et les Zoumaya, soit par assimilation comme les Niam-Niam, soit par migration comme les Bata.

D'autres ont vu leur aire se réduire considérablement comme les Guiziga, les Mofou de plaine, les Mousgoum, les Guidar et plus encore les Njegn et les Fali. Les montagnards se sont vus interdire les piedmonts de leurs massifs et les Toupouri et les Massa toute possibilité d'expansion en dehors des zones qu'ils contrôlaient à la conquête.

L'influence politique du royaume mandara est limitée au sud, au mayo Mangafé.

Cette situation restera stable une bonne partie du 20<sup>e</sup> siècle. Ce n'est que depuis ces dernières années que la situation semble évoluer. Le contrôle politique appartient toujours aux descendants des conquérants foulbé mais les païens, hier vaincus ou contenus, tendent à coloniser, à peupler le domaine peul. Les Fali descendent de leurs massifs refuges et se répandent dans les plaines et vallées voisines de même que les Guidar. Les Guiziga sont revenus dans la région de Maroua, leur ancienne capitale. Certains montagnards colonisent leur piedmont et arrivent même dans le Diamaré. Mais c'est surtout les Toupouri et les Massa qui ont entrepris la colonisation du Diamaré. La plupart des centres foulbé à l'est de Maroua ont un quartier massa, certains un quartier toupouri. Ceux-ci ont surtout tendance à grignoter les marges de leur pays pour le moment.

A cela plusieurs explications. Pour les réfugiés mal à l'aise dans les massifs, une longue période de paix a gommé la méfiance ou la crainte d'hier. De plus, certains lambe ont une politique d'accueil qui favorise le phénomène de retour sur leurs anciennes zones des vaincus.

Les montagnards, les Toupouri et les Massa connaissent une explosion démographique et le pays peul proche est un exutoire naturel, d'autant plus que la démographie défailante des Foulbé tend à réduire leur importance numérique. Une nouvelle carte ethnique est en train de s'ébaucher. Cependant les conditions ont changé, et l'attraction culturelle du modèle peul est si forte que beaucoup de ces nouveaux migrants se foulbéisent, embrassent l'Islam mais plus encore, adoptent le style de vie peule.

On peut donc penser que, malgré une démographie en stagnation voire régressive, l'aire de peuplement peul ne fera que s'agrandir, la conquête culturelle relayant la conquête armée du siècle dernier.

#### LA MISE EN PLACE DES MBORORO (OU BORORO)

Dits aussi Foulbé de brousse, ils se sont efforcés de rester à l'écart des troubles du 19<sup>e</sup> siècle. Ils sont restés relativement purs, superficiellement islamisés et

intégralement éleveurs. Un petit groupe d'entre eux a cependant joué un rôle dans cette vaste redistribution ethnique et politique du siècle dernier. Ce sont eux qui ont pris le commandement d'une chefferie à Figuil, en limite des pays moundang et guidar. Installés à Goufour près de Guider en 1830, ils migreront dans une autre principauté peule Lombel en 1862, puis, toujours à la recherche d'eau et de pâturages, iront finalement s'installer à Figuil entre 1892 et 1902 sans que l'on puisse préciser davantage la date. Ils se verront attribuer la chefferie de cette région et l'ont gardée jusqu'à nos jours. Leur faible nombre, en constante diminution leur donne une place tout à fait marginale dans le cadre de cette étude.

#### LA MISE EN PLACE DES MANDARA OU WANDALA

Le royaume remonterait au 16<sup>e</sup> siècle. Leur origine est mal éclaircie. Pour certains, ils seraient le résultat du métissage d'une aristocratie conquérante avec un vieux fonds ethnique existant, les Maya. D'autres leur attribuent une origine « Tameghere » (Toubou) et les font venir du Ouadday. Une légende veut que cinq hommes : Gaya, Riga, Dounoma et deux de leurs fils ou de leurs serviteurs arrivent de l'est, passent par le Baguirmi où ils laissent un des fils ou un des serviteurs comme chef, puis ils continuent leur périple vers le Bornou où à Gazergoumo, le second fils ou serviteur devient chef à son tour. Les trois autres se dirigent alors vers Mora. A Fougouaou, il rencontre une femme qui commandait les populations locales. Gaya l'épouse et de cette union naquit l'ethnie mandara. Dans cette légende, on retrouve la notion d'un métissage comme dans la première hypothèse. La première capitale du royaume sera Kerawa. Le dixième sultan l'abandonnera pour créer Doulo. Quand Doulo sera prise par les Foulbé au 19<sup>e</sup> siècle, Mora deviendra la troisième capitale du royaume.

L'influence politique du royaume mandara s'étend à l'est sur les principautés Kotoko, au sud sur les Guiziga et les Zoumaya et épisodiquement sur les montagnards jusqu'à Koza. Cette influence va connaître de graves revers tout au long du 19<sup>e</sup> siècle, avec la conquête peule d'abord, avec celle de Rabah ensuite.

Les Foulbé prennent Doulo par ruse, les Mandara se replient sur Mora, reprennent leur ancienne capitale et écrasent les Foulbé qui tentaient de profiter de cette situation à Haïssa-Hardé. Ils tendent ensuite d'aller secourir leurs vasseaux zoumaya et guiziga, sont battus par les Foulbé et se maintiennent sur le mayo Mangafé.

A la fin du 19<sup>e</sup> siècle, l'arrivée de Rabah leur fait perdre le contrôle des principautés kotoko. Doulo est prise de nouveau et le sultan Maïboukar Narbana fait prisonnier et emmené à Dikoa, la capitale de Rabah, où il sera exécuté. Son successeur, le sultan Oumar, résiste dans Mora, aidé par les païens. Au sud, chez les montagnards, les essais de consolidation de son autorité sont difficiles. En 1900 implantation d'une principauté à Nguetchewé, principauté transférée peu après à Mozogo, mais cette tentative de contrôle échouera, en 1928 les Mafa de Gousda tuent le chef de Mozogo et en 1934 les Mafa de Golda tuent son successeur.

L'influence mandara se limitera à la vallée de Nguetchewé, et à la plaine de Mora.

Peu nombreux, les Mandara ont de surcroît une démographie légèrement régressive qui n'est pas faite pour appuyer leur volonté de contrôle politique. L'installation de plus en plus massive de montagnards, si elle ne va pas sans créer quelques problèmes, peut revivifier un pays mandara durement secoué au 19<sup>e</sup> siècle et qui tendait à s'assoupir dans des structures archaïques.

#### LA MISE EN PLACE DES BORNOUAN

On sait peu de choses sur ce sujet. Leur présence dans le royaume du Mandara,

### *Les groupes humains*

voisin et vassal du royaume du Bornou, se comprend assez facilement. Leur dynamisme colonisateur actuel explique la présence de petits groupes dans le Diamaré. Cependant il est à noter que leur présence à Maroua est au moins aussi ancienne que la conquête peule puisque l'un d'eux se verra confier la chefferie de Kaléo par le lamido de Maroua, le Modibo Damraka. Peut-être s'agit-il de Bornouan ayant accompagné les Foulbé lors de leurs migrations du Bornou vers le Diamaré ?

#### LA MISE EN PLACE DES CHOA

Marginaux dans cette étude, ils viennent du nord et de l'est et appartiennent pour la plupart aux tribus des Beni-Hassan et des Salamat. Leur expansion vers la zone contrôlée par les Mandara paraît assez récente et pourrait être liée à la fois à la pression démographique et à un début de stabilisation, de nombreux Choa se tournant vers l'agriculture et étant attirés par les casiers agricoles.

#### LES GAMERGOU

Ils viendraient du Bornou, de Dikoa. URVOY (1949) y voit les représentants d'un très ancien peuplement du Bornou, peut-être une branche des Maya. Leur présence est attestée au Bornou puisqu'à la prise de Gazergoum par les Foulbé, une troupe de 80 cavaliers gamergou vient faire acte d'allégeance à ceux-ci et les auraient même suivis ensuite lors de leur conquête du Diamaré. Comme celle des Bornouan, leur présence dans le royaume mandara paraît s'expliquer facilement, soit qu'ils y soient autochtones, soit qu'ils soient venus du Bornou voisin.

#### LA MISE EN PLACE DES GUELEBDA

Ils seraient issus de la rencontre de deux courants migratoires, des Mafa du clan Vouzi venant du sud-est et des Margui venant de l'ouest. Leur origine serait donc la même que celles des clans hidé de la région de Tourou et ndaré de la région de Ngosi.

#### LA MISE EN PLACE DES MOUSGOM

Leur islamisation est très avancée mais il existe encore une proportion non négligeable de païens notamment dans la région de Madalam-Merigné où, au contact des Massa, ils pratiquaient comme eux la « cure de lait », le gourou.

Les premiers arrivés semblent être ceux de Kossa, les Mousgoum Kadéi. Ils auraient été repoussés dès le début du 17<sup>e</sup> siècle par les Mousgoum Kalang actuellement installés à leur place dans la région de Guirvidig. Une troisième vague de migration s'installera le long du Logone dans l'actuel sultanat de Pouss. Tous viendraient de l'est de la région de Tchikina pour les deux dernières vagues de migrants. Ils disent avoir été islamisés au Baguirmi par un peul venu de Sokoto. Cela semble un peu sujet à caution car leur islamisation semble postérieure à leur installation au Cameroun. Leur arrivée est sûrement antérieure à la création des grandes principautés peules du Diamaré puisque ceux-ci les combattront, notamment dans la région de Dargala. C'est dire que leur aire de peuplement s'est rétrécie avec la conquête peule au 19<sup>e</sup> siècle.

Pour résumer, trois vagues successives venant du Baguirmi, une islamisation partielle et sans doute assez récente, des chefferies remontant à la colonisation européenne, une aire d'extension légèrement rétractée à la suite de la conquête peule.

### La mise en place des montagnards

L'histoire des montagnards est mal connue. L'absence de grandes chefferies explique en partie cette méconnaissance. Leur rôle historique n'apparaît que dans leurs démêlés, leur résistance aux grands empires, Bornou, Mandara, Peul qui tour à tour ont essayé de leur imposer leur hégémonie.

L'historien URVOY, dans son Histoire du Bornou, regroupe tous les montagnards sous le vocable de Margui et note qu'il est possible qu'ils aient déjà occupé leurs emplacements actuels dès le 7<sup>e</sup> siècle, qu'en tous cas ils étaient déjà en place au 14<sup>e</sup> siècle et firent obstacle à l'expansion du Kanem.

Avec le peu que nous connaissons, nous allons tenter d'esquisser à grands traits comment se mirent en place ces divers groupes humains que nous aurons regroupés sous la rubrique « montagnards ».

#### LA MISE EN PLACE DES MAFA OU MATAKAM

Deux grands centres de dispersion sont régulièrement mentionnés, la montagne de Tchouvouk dans le canton de Zamaï, celle de Goudour en pays mofou. Cette dernière semble avoir joué un rôle prépondérant.

Ainsi selon la tradition les Mafa seraient issus de deux clans, les Vouzi et les Djélé ayant quitté Goudour à la suite d'une famine consécutive à une invasion de sauterelles.

Les Vouzi, les plus nombreux, s'installèrent dans le sud et le centre de l'actuel pays mafa avant de continuer leur migration vers l'ouest et le nord-ouest.

Les Djélé s'installèrent à l'est et au nord-est du pays mafa, à Roua, Mberzaou et Koza. Ils semblent avoir été les premiers habitants de ce pays qu'ils ne quitteront plus.

Plus tard, peut-être vers le 17<sup>e</sup> siècle dans la partie nord du pays, des Vouzi fusionnèrent avec des migrants mofou. Un troisième clan en naîtra, les Boulahai

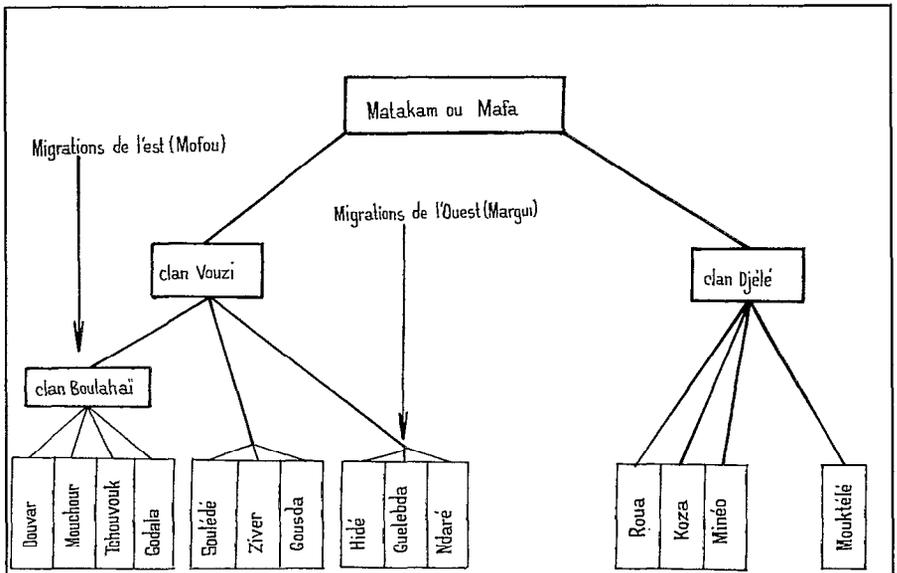


Fig. 17 Les origines des Mafa

ou Ldagam. D'autres, dans leurs migrations vers l'ouest rencontreront des Margui, fusionneront et donneront de nouveaux clans apparentés, les Hidé, Ndaré, Mabass et Guelebda. Au nord, des Vouzi se métisseront avec des clans wandala, semble-t-il, pour donner les Minéo.

Les Mouktélé seraient le résultat du métissage de Mafa du clan Djélé avec, ou des clans mandara, ou des populations autochtones. Le tableau ci-joint permet de débrouiller un peu l'écheveau compliqué du peuplement mafa (fig. 17).

C'est donc une très longue histoire que celle du peuplement mafa, faite de migrations, de fusions multiples soit avec des gens déjà en place, soit avec des migrations venant d'ailleurs et se rencontrant.

Cantonnés dans leurs massifs, autant par atavisme que par l'impossibilité d'en sortir du fait de la présence peule et mandara, les Mafa, sous la poussée d'un très fort accroissement démographique, colonisent les plateaux au sud et au sud-est de Mokolo et la plaine de Koza et de Mozogo au nord.

Un petit courant migratoire se dessine vers la plaine de Mora où des Mafa sont installés depuis très longtemps au pied du rocher de Gréa. Les migrations saisonnières vers le Diamaré sont importantes mais l'émigration définitive y reste remarquablement faible.

A terme, l'émigration d'une partie de la population paraît inévitable sans qu'apparaisse clairement dans quelle direction elle se fera.

#### LA MISE EN PLACE DES ETHNIES MOYENNES OU PETITES

Les *Podokwo*, quant à eux, seraient de lointains descendants des Sao, fortement marqués d'influence wandala, ce qui fait que parfois on les a apparentés à ces derniers. Tout cela est bien mal connu mais il est certain qu'un très ancien courant migratoire existe entre le pays podokwo et les sultanats kotoko, qui eux aussi se disent descendants des légendaires Sao. Eux aussi sont condamnés à l'émigration, compte tenu des densités existantes dans leur aire actuelle de diffusion et de leur croissance démographique élevée. La plaine de Mora et le pays kotoko devraient être leur exutoire naturel.

Les *Mora* qui se reconnaissent parfois une parenté avec les Mandara, seraient, selon MOUCHET, assimilables aux Gamergou. Donc un rameau autochtone très ancien peut-être d'origine maya. Peut-être en est-il de même de leurs voisins immédiats les Vamé-Mbrémé ?

Les *Ouldémé* seraient, comme presque toutes ces ethnies, d'origine disparate. Il semble que les premiers occupants s'installèrent au 16<sup>e</sup> ou au 19<sup>e</sup> siècle, venant de Waza (alors pays maya). Ils trouvèrent le pays vide et s'y installèrent. D'autres groupes vinrent les rejoindre des massifs voisins ainsi qu'un prince wandala détrôné, Edjéwindia, qui vint avec quelques fidèles y trouver refuge. Il réussit par la suite à devenir « maître de la pluie » et à s'assurer une certaine prééminence politique sur le massif (11).

Les *Mada* viendraient de l'ouest, de la région de Roua, et seraient au moins partiellement d'origine mofou, voire mafa.

Les *Zouïgo-Guemjek* résulteraient de métissage entre Mofou, Mafa et Guiziga.

Les *Ourza* seraient des Maya émigrés de la région de Doulo au 17<sup>e</sup> siècle. Il est possible qu'il en soit de même pour les Mouyengué. Quant aux Mokyo-Molkoa, on ne sait pratiquement rien.

Les *Mbokou* : ils se disent le plus souvent Mofou et sont recensés comme tels la plupart du temps. Leur implantation actuelle ne remonterait pas au-delà du début

(11) HALLAIRE, 1971.

du 19<sup>e</sup> siècle. L'origine des différents clans est disparate comme presque toujours, l'un des clans doit son origine à un Ourza, un autre à un Mofou, un autre à une femme des environs de Mora, un autre à un Mada, enfin l'est du massif est peuplé de gens d'origine maya ayant émigré après la prise de la ville par les Mandara. Tout cet ensemble disparate aurait été acculturé par les Mofou voisins. Comme presque toujours, là aussi la notion d'ethnie n'est pas un fait de race mais un fait culturel.

Toutes ces ethnies plus ou moins importantes numériquement, offrent un certain nombre de traits communs. La diversité de leur origine avec cependant la référence à des migrations maya, le peuple puissant qui dominait la région de Doulo et que les Wandala finirent par vaincre, la référence également fréquente aux Mofou et aux Mandara, tout cela leur donne un certain air de famille que la proximité suffirait à expliquer. Tous ont un accroissement démographique fort et pour tous, l'émigration tend à devenir une nécessité : les Mada colonisent leur piedmont, les Mouyengué sont pratiquement totalement descendus dans la vallée du Mangafé, les Mokyo-Molkoa se dirigent vers les massifs entourant Maroua, les Ouldémé semblent plus attirés par la plaine de Mora et les casiers de colonisation agricole qui y ont été installés. L'expansion à venir semble se dessiner davantage vers le monde mandara et vers l'axe goudronné Mora-Maltam que vers le monde peul et le Diamaré.

#### LA MISE EN PLACE DES MOFOU

Mofou et Mafa se reconnaissent mutuellement une parenté. Leur grand centre de dispersion est, comme celui des Mafa, Goudour. Au 17<sup>e</sup> siècle, il y eut de grandes migrations vers l'ouest. Les Mofou se mêlèrent alors aux Mafa comme nous l'avons vu, mais aussi à d'autres populations autochtones plus au sud. De ce métissage devaient naître des ethnies nouvelles, les Kapsiki et les Bana notamment.

A l'est de leur implantation actuelle, les Mofou occupaient une partie de la plaine. Il est à peu près établi qu'ils occupaient l'emplacement actuel de Maroua à l'arrivée des Guiziga. Ceux-ci les repoussèrent dans leurs massifs d'origine, Douvangar et Douroum. Cet épisode se serait passé sans lutte. Les Foulbé de Meskine disent qu'à leur arrivée, ils payaient tribut à des Mofou. Est-ce à dire que l'arrivée de certains Foulbé est antérieure à celle des Guiziga ? C'est possible.

L'aire mofou s'est donc singulièrement rétrécie au cours des siècles, repli après l'arrivée des Guiziga, repli encore après la conquête des Foulbé.

Si les Mofou semblent à l'origine d'un grand nombre d'ethnies, si l'ancienneté de leur installation est attestée, le vocable Mofou n'en recouvre pas moins des populations d'origine diverse. Les Mofou de Mokong et Zidim seraient d'origine mbana, un très ancien peuplement plus ou moins mythique d'où seraient issus les Moundang.

Une partie des Mofou de Douvangar seraient des Zoumaya mofouisés lorsque la conquête peule coupa le pays zoumaya en deux. Ceux du nord, isolés, se seraient alors réfugiés chez les Mofou de Douvangar, et se seraient même attribués la chefferie. D'autres groupes mofou se déclarent autochtones, alors que d'autres se disent venir du royaume mandara (peut-être des Maya mofouisés) et d'autres encore du Logone.

Il n'est pas facile d'y voir clair mais de cette variété d'origine on peut penser que l'ethnie mofou s'est créée à partir d'apports successifs échelonnés dans le temps.

Leur taux d'accroissement est inférieur à celui des autres montagnards mais reste fort, de l'ordre de 1%, si bien que les Mofou recolonisent de nouveau la plaine du Diamaré à l'ouest de Maroua, retrouvant leur ancienne aire de diffusion abandonnée il y a plus de deux siècles.

### ***La mise en place des populations des hautes terres et des plateaux***

Ces groupes, localisés essentiellement dans les Mandara méridionaux et les piedmonts et plateaux environnants, ont subi de plein fouet le premier choc de l'arrivée des Foulbé. Soumission, conversion, assimilation ont été le lot d'une partie d'entre eux, refuge dans les massifs plus faciles à défendre, celui des autres.

#### LA MISE EN PLACE DES KOLA

Ils seraient originaires de la région de Hina. Le pays où ils s'installent aurait été alors vide. Leur implantation est antérieure à celle des Guiziga. Elle remonterait vraisemblablement à la première moitié du 18<sup>e</sup> siècle. Très rapidement, ils sont attaqués par les Guiziga de Moutouroua puis par les gens de Hina et de Gawar. L'arrivée des Foulbé de Gazawa leur procure un répit, les nouveaux venus les prenant sous leur protection, moyennant leur soumission.

Ils se reconnaissent une parenté avec les Daba voisins de Mousgoy mais pas avec les Daba dits « indépendants », pas plus qu'avec les Guiziga et les Mofou voisins.

#### LA MISE EN PLACE DES DABA DE MOUSGOY

Viendraient de la région de Gawar et de Membeng, un peu au nord. Leur arrivée est assez tardive, peut-être vers le milieu du 19<sup>e</sup> siècle. Ils sont organisés en une chefferie puissante dont les chefs sont d'origine Guiziga-Moutouroua. Leur entente avec les Foulbé leur permettra de traverser sans trop de dommage la période de conquête peule. Leur histoire est celle d'une longue rivalité armée avec leurs voisins du nord les Daba-Hina.

#### LA MISE EN PLACE DES DABA-HINA

Rivaux de ceux de Mousgoy, ils sont, eux aussi, organisés en une puissante chefferie. Il est possible qu'ils soient issus d'un métissage de Daba avec les Kapsiki voisins de Liri. La date de leur arrivée n'est pas connue mais doit être relativement récente, pas antérieure à celle des premiers Foulbé. Ils disent venir du Baguirmi. Ils s'installèrent près du mayo Louti à Hina Vindé, eurent à lutter contre les Foulbé et les Daba-Mousgoy. Leur chef Bajjoudouva (1870-1883) transférera finalement sa capitale dans les massifs à Hina-Mandja d'où il délogera un clan Kapsiki, les Mandja.

#### LA MISE EN PLACE DES DABA DITS « INDÉPENDANTS »

Sans aucune structure politique hiérarchisée, ils rappellent le vieux fonds paléonégritique. On sait peu de choses sur eux. Leurs origines, leur date d'implantation sont inconnues. On peut penser qu'ils s'étendaient autrefois plus à l'ouest, les Goudé fuyant la conquête peule les refouleront sur les massifs voisins où ils rentreront en compétition avec des Fali, eux aussi refoulés.

Tous ces groupes daba si divers, si hétérogènes, ne manifestent pas une attirance particulière pour les massifs et, le calme revenu, ont redescendu sur leurs anciens territoires, les Kola en plaine, les Hina ont délaissé Hina Mandja pour Hina-Marbak près de l'ancien Hina Vindé, les Mousgoy n'ont jamais vécu dans les massifs, quant aux pauvres Daba « indépendants », entourés de groupes humains occupant déjà les basses terres environnantes, ils végètent dans leurs massifs en cherchant une ouverture possible.

A l'exception des Hina, largement islamisés et qui ont un comportement

démographique s'apparentant à celui des Foulbé, stationnaire, voire légèrement régressif, les autres Daba connaissent un accroissement démographique fort, moins fort que celui des Mafa mais plus fort que celui des Mofou.

#### LA MISE EN PLACE DES GUIDAR

Ils se disent originaires de Léré où ils étaient installés avant l'arrivée des Moundang. Les rapports culturels entre Moundang et Guidar sont incontestables. Le chef guidar de Libé joue jusqu'à ce jour un rôle dans la mise en place du chef moundang de Léré.

Avant l'arrivée des Foulbé, les Guidar avaient une certaine structure politique, une sorte de fédération de villages sous l'autorité du chef de Guider. Les rapports avec les Foulbé Bamlé étaient bons.

Vers 1830, tout change. L'émir de Yola, Adama, viendra lui-même participer à la conquête du territoire guidar. La vallée du Louti est assez facilement conquise, le chef de Guider tué. Un de ses fils islamisé reçoit le commandement de la chefferie. Le fils aîné, suivi d'irréductibles, part pour Libé dont il chasse les occupants fali. D'autres Guidar se réfugieront dans les rochers de Biou, Bidzar et Lam.

Le schéma de la conquête peule est le même que nous retrouverons chez les Goudé, les Njegn et les Fali de Golombé ; une guerre rapide, l'islamisation d'un chef, la soumission d'une partie de la population, le retranchement des irréductibles dans des sites défensifs.

La démographie serait stationnaire selon PODLEWSKI (1966). L'aire guidar n'a pas sensiblement varié avec la conquête. L'implantation de quelques petites principautés foulbé n'y ont pas changé grand chose. Enfin, épisode paradoxal de la conquête peule, l'aire guidar s'est agrandie de la petite chefferie de Libé aux dépens des Fali.

#### LA MISE EN PLACE DES FALI

Sous le nom de Fali on regroupe une grande quantité de gens d'origines très variées, résultat de migrations successives venues d'horizons variés à des époques différentes et s'étant fondus les uns dans les autres. De ce vaste métissage est née l'ethnie fali dont les Kangou sont une des variétés. Leur implantation serait assez ancienne et remonterait au 16<sup>e</sup> siècle. Un certain nombre de clans seraient d'origine bata et viendraient du Gobir.

Avant l'arrivée des Foulbé et la conquête du 19<sup>e</sup> siècle, il semble que le pays habité par les Fali se soit étendu de Tempil à Dourbey, de Nari au Popologozom, de Meri à Badjouma, jusqu'à Garoua au sud et au sud-ouest.

La conquête peule les oblige à se replier dans les montagnes voisines où ils entreront en compétition avec d'autres populations refoulées, les Njegn, les Goudé, les Daba dans le Popologozom et les Guidar à Libé. Certains, assez rares, se soumièrent dans la région de Golombé. A l'heure actuelle, les Fali descendent de leurs refuges. Les massifs se vident et les plaines environnantes sont recolonisées.

Mais les saignées subies au siècle dernier et une démographie déficiente ne donnent pas à ce phénomène, pourtant général, l'ampleur que l'on pourrait penser.

#### LA MISE EN PLACE DES KAPSIKI ET DES BANA

Leur origine serait la même. Les uns et les autres seraient le résultat du métissage de populations mofou venues dans cette région lors des grandes migrations du 17<sup>e</sup> siècle, avec des populations autochtones.

Leur comportement démographique est très différent. Les Kapsiki ont un très

fort taux de natalité (66%) mais un taux de mortalité impressionnant (51%) qui limite leur accroissement naturel. Les Bana, au contraire, connaissent une forte dénatalité qui devrait amener une réduction rapide de cette petite « ethnique ».

Repliés un moment dans les massifs, ils n'ont pas été très sérieusement inquiétés par la conquête peule. Tous deux sont à l'aise dans leur aire de peuplement actuel mais les Bana sont menacés de colonisation par les groupes humains voisins ayant un comportement démographique plus dynamique.

#### LA MISE EN PLACE DES DJIMI

Ce serait des Fali venus du village de Bagira. Ils s'installèrent à Bourrha déjà occupé par les Foulbé, y créèrent le quartier Wamengo-Bourrha. Puis beaucoup d'entre eux partirent pour le village voisin de Djimi dont ils prirent ou dont on leur donna le nom.

#### LA MISE EN PLACE DES GOUDÉ

Ils seraient originaires du village de Kilba au Nigéria. Là, au milieu du 17<sup>e</sup> siècle, affluèrent une série de migrations venant les unes du Bornou les autres du pays choa. La fusion de ces divers migrants aurait donné les Goudé.

Les chefferies revinrent aux Choa. Onze villages furent créés dont ceux de Mouvi-Lamordé, Guella, Boukoula et Doumo. Cette confédération de villages étendit son autorité sur les villages voisins existants peuplés de Foulbé Yllaga et de Fali. Le pouvoir de cette confédération était déjà en pleine déliquescence quand eut lieu le soulèvement peul. Leur capitale, Mouvi-Lamordé, fut aisément conquise et la confédération goudé démembrée au profit des petits centres de Mubi, Mougoulvou, Goudé et Bourrha. Les Goudé s'enfuirent vers l'est, occupant les massifs dont ils repoussèrent les occupants daba.

Le fils du 9<sup>e</sup> chef de Guéla se convertit à l'Islam et reçut le commandement de quelques villages. Beaucoup de Goudé se soumièrent alors. Les autres subirent deux expéditions de l'émir Adama avant de se soumettre à leur tour.

La confédération goudé avait vécu, les Goudé avaient déplacé vers l'est leur zone de peuplement, notamment vers Guirviza, et étaient soumis à l'autorité peule dont ils ne tenteront plus de s'affranchir.

Si l'aire de peuplement goudé s'est rétrécie, pour l'ensemble goudé elle s'est dilatée au Cameroun à la suite de leur reflux vers l'est et le sud-est.

Les Goudé ont une démographie légèrement régressive. C'est dire qu'il ne faut pas s'attendre à voir cette population prendre une attitude expansionniste. Au contraire, les Daba pourraient bien venir remplir le vide que le temps va créer dans la zone de peuplement goudé.

#### LA MISE EN PLACE DES NJEGN

Pour certains auteurs, les Njegn seraient nés de la fusion de migrants d'origine mal définie, peut-être fali, avec des Bata autochtones. On ne connaît pas de date d'installation des Njegn. Ils sont là lors de la conquête peule, c'est tout ce que l'on peut dire.

La conquête du pays njegn par les Foulbé fut assez facile, nous l'avons vu. Une guerre éclair, la conversion du chef de Mahila, la soumission de l'ensemble de l'ethnie et l'établissement d'une coexistence pacifique entre Njegn islamisés ou non et Foulbé Yllaga.

Leur comportement démographique n'a pas été étudié. Il semble cependant qu'il soit du même ordre que ceux de leurs voisins Goudé et Fali.

### ***La mise en place des populations païennes de plaine***

L'histoire du peuplement est parfois confuse mais de grands traits s'en dégagent qui permettent de se faire une idée des étapes et de la chronologie du peuplement. Selon de nombreuses traditions, les premiers habitants de ces plaines furent les Sao. Les Mofou leur succédèrent. Il est aussi fait mention d'une population plus ou moins mythique, les Mbana (buffle en foulfouldé) qui précéderent l'arrivée des Mofou puis migrèrent vers le sud, vers le mayo Kébi, Binder, Tréné, Léré, Lamé et Djaloumi. Ce peuple mbana aurait donné naissance aux Moudang, aux Guidar, aux Guiziga et aux Zoumaya.

Cela donnerait à penser, au-delà de l'aspect mythique des récits, à une origine commune de ces quatre groupes humains. Comme la légende ou le mythe d'origine veut parfois que les Zoumaya soient issus d'un clan toupouri – guissey et que les Guissey se reconnaissent comme Massa, il semble que tous ces groupes humains soient apparentés. D'autant qu'une partie des Zoumaya aurait été mofouisée dans la région de Douvangar. Les différenciations ethniques sont donc loin d'être tranchées et, soit par parenté d'origine, soit par acculturation, toutes paraissent plus ou moins liées les unes avec les autres.

L'examen de la mise en place de chacun de ces groupes humains nous permettra peut-être d'y voir un peu plus clair.

#### LA MISE EN PLACE DES TOUPOURI

L'arrivée des Toupouri est difficile à situer dans le temps. Très certainement antérieure à celle des Moundang qui les trouveront installés à Lara lors de leur implantation. Antérieure aussi à celle des Massa, dont peut-être la pression leur fera abandonner les terres proches du Logone où ils étaient installés. C'est pourquoi dans de nombreux villages de la région de Yagoua, les chefs de terre sont d'origine toupouri. Ces Toupouri massaisés sont connus sous le nom de Véné en pays massa.

L'actuel canton de la Wina est peuplé de gens parlant massa mais se disant Toupouri. I. DE GARINE (1964) pense qu'il s'agit de Massa et non de Toupouri massaisés. Les Guissey se voient aussi parfois attribuer une origine toupouri. Nous ne trancherons pas cette question, mais leur position géographique en fait tout naturellement des populations de transition et il est bien difficile de déterminer ce qui revient à l'origine et ce qui revient à l'acculturation.

Les Toupouri ne seraient pas autochtones mais représenteraient la limite septentrionale d'un courant migratoire venu du sud, de la région de Pala avec des étapes à Pévé et Léré notamment. Une migration qui fait penser à celle des « Mbana » lors de la remontée vers le nord. Ils ont contrôlé un territoire beaucoup plus vaste que leur aire d'implantation actuelle puisqu'ils s'étendaient dans l'actuel pays massa jusqu'à Djougui sur le Logone, contrôlaient l'actuel canton de Guidiguis jusqu'à la région maintenant moundang de Lara.

Leur forte densité et leur taux d'accroissement élevé leur fait coloniser les franges de leur actuel domaine, dans les cantons foubé voisins de Kalfou, Guidiguis et Mindif. Les colonies toupouri sont nombreuses aussi le long de la route Maroua-Yagoua, notamment à Dargala. Un important mouvement, jusqu'alors saisonnier, s'est même créé vers les champs de canne à sucre du complexe agro-industriel de Mbandjok à 100 km à l'est de Yaoundé.

#### LA MISE EN PLACE DES MASSA

A l'origine, la tradition mentionne un ancêtre chasseur poursuivant un gibier,

découvrant le pays et s'y installant. Mythe d'origine fréquent chez les païens de plaine.

Les Massa forment un groupe humain hétérogène, uni par la langue et la culture. Leur arrivée est antérieure à celle des Foulbé et leur expansion dans leur aire culturelle s'est faite progressivement et, semble-t-il, pacifiquement. On peut penser que le peuplement s'est effectué de la façon suivante. A l'origine une multitude de petits groupes humains peuplaient le pays. Les Massa arrivent, se mélangent à eux et les assimilent. Les Toupouri y migrent et peuplent tout le pays puis pour des raisons inconnues, se replient vers le sud. Les Massa progressent alors vers le sud au rythme de l'exode toupouri, y compris jusque dans l'actuel pays toupouri dont certains villages (Kankarwa et Gani par exemple) seraient d'origine massa. Cette expansion se fait sans lutte. A quelle époque peut-on faire remonter l'arrivée des Massa ? Leurs premières migrations semblent avoir précédé l'arrivée des Toupouri. Or les Toupouri sont en place avant les Moundang et ceux-ci sont arrivés il y a environ 250 ans. Les premières migrations massa remonteraient donc à au moins trois siècles, peut-être plus. On peut aussi penser que ces premières migrations ont été consécutives à la formation des grands empires au Tchad entre les 14<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles.

D'où viennent les Massa ? De l'est et du nord-est. On cite parfois le Borkou et le Ouaddaï mais aussi le pays tout proche entre Logone et Chari.

C'est de cette région du Chari que serait venu l'ancêtre fondateur des Guissey, Marsou. Une première installation à l'est du lac Fianga, ses successeurs partent à l'ouest en pays toupouri et au sud en pays moussey. Migration consécutive à une calamité naturelle selon la tradition. L'intégration des autochtones se fera sans difficulté. Les Guissey se réclament d'une origine massa. Leur osmose avec des Toupouri leur a fait attribuer parfois une origine toupouri. On dit aussi que les Zoumaya seraient nés du métissage d'un clan guissey ayant migré vers l'ouest.

Il est difficile d'apprécier la part de vérité de chacune de ces traditions mais on peut penser que les contacts entre les groupes humains vivant dans cette région furent étroits, pacifiques et qu'une certaine osmose s'est faite aux limites du peuplement de chacun d'entre eux, ce qui explique la diversité des origines qui leur sont attribuées.

Les Massa sont l'un des rares groupes humains païens dont l'aire de peuplement n'a cessé de s'agrandir. La conquête peule y était à bout de souffle et les péripéties guerrières y furent relativement secondaires. L'expansion massa se poursuit grâce à un essor démographique fort (bien qu'inférieur à celui des Toupouri). Les densités s'accroissent et la poussée vers l'est est de plus en plus sensible. Nombreux sont les villages foulbé à l'est de Maroua qui comptent un quartier massa, souvent appelé « bananaré » du surnom de « banana » qui leur fut donné par les Foulbé.

#### LA MISE EN PLACE DES GUIZIGA

L'ethnie guiziga, si l'on en croit ses traditions, serait elle aussi hétérogène. On distingue trois groupes distincts : les Bi-Marva, autour de Maroua ou Guiziga du Nord, les Bi-Moutouroua autour de Moutouroua ou Guiziga du Sud et les Loulou près du massif du même nom. Ces trois groupes ne se reconnaissent aucune origine commune.

Les Bi-Marva qui peuplent les plaines aux alentours de Maroua seraient issus du peuple « mbana ». Une branche de ce peuple migre de la région du mayo Kébi vers le nord, vers le Diamaré autrefois abandonné et y repousse les Mofou. Cette colonisation et ce refoulement des Mofou se seraient faits sans lutte. Quand les Foulbé arrivent dans le Diamaré, dans la région de Maroua vers le milieu du 18<sup>e</sup> siècle, le pays est peuplé de Guiziga. L'arrivée de ceux-ci est donc antérieure

mais semble-t-il d'assez peu, peut-être du début du 18<sup>e</sup> siècle. Les Bi-Marva reconnaissaient la suzeraineté du royaume mandara.

Les Bi-Moutouroua viendraient de l'est, du Baguirmi. Ils s'arrêtèrent à Goudour, grand lieu de dispersion des ethnies mofou et mafa. Pour des raisons religieuses (1), certains migrèrent vers le sud et s'installèrent à Moutouroua.

Les Loulou, eux, se disent autochtones. Avec cependant une contradiction dans leur tradition, puisqu'en même temps ils disent que le pays qu'ils occupent était vide et qu'ils n'y trouvèrent que des ruines. Leur proximité géographique des Bi-Moutouroua inclinerait à penser qu'ils ont suivi le même itinéraire que ceux-ci.

L'origine diverse des Guiziga semble se vérifier si l'on s'en tient à leurs traditions d'origine. Leur arrivée légèrement antérieure à celle des Foulbé serait relativement récente (début du 18<sup>e</sup> siècle).

Avant la conquête peule, l'aire contrôlée par les Guiziga s'étend aux plaines à l'ouest et à l'est de Maroua jusqu'à la limite des peuplements moundang et guidar au sud et aux massifs mofou à l'ouest.

La conquête peule va leur porter un coup très dur. Ils seront pratiquement éliminés des plaines à l'est de Maroua, ils perdront leur capitale Marva (Maroua) et devront même abandonner l'hosseré Mogazang où ils s'étaient réfugiés, pour l'hosseré Tchéré. A l'ouest de Maroua, ils se mêleront aux Foulbé de Meskine et de Gazawa. Les Bi-Moutouroua se maintiendront mieux. Un moment en lutte avec les Moundang de Midjivin, ils s'entendront avec eux et, par le jeu des mariages, finiront par les assimiler presque complètement.

A l'heure actuelle, sous la pression d'un fort accroissement démographique et d'une instabilité traditionnelle qui leur donne une grande mobilité, ils recommencent à s'installer à l'est de Maroua.

#### LA MISE EN PLACE DES MOUNDANG

Il y a plusieurs hypothèses à leurs origines. Nous avons vu que, comme les Guiziga, ils seraient issus du peuple « mbana » selon une tradition. Une autre hypothèse les fait venir du nord-ouest, peut-être du Bornou. Après un séjour dans le Mandara ils descendent par la vallée du Louti et s'installent dans la région du mayo Kebi. Les Moundang installés au Cameroun semblent bien être venus de la région du mayo Kebi, de Léré. Une légende veut que leurs premières migrations aient été menées par quatre fils du chef de Léré. L'un s'arrêtera à Midjivin, un autre à Midjil, le suivant à Taoudé et le dernier aurait continué jusqu'à Maroua où il devint un notable du chef guiziga. Leur arrivée est postérieure à celle des Guiziga et remonterait à 250 ans. Lors de leur installation à Midjivin, ils entreront en lutte avec les Guiziga de Moutouroua, les battront d'abord puis seront battus par eux quelque temps après. Ils s'entendront alors avec eux, délimiteront leurs territoires respectifs et vivront en si bonne intelligence avec leurs ennemis d'hier qu'ils finiront par emprunter leur langue et leur coutume.

Plus tard, d'autres migrants moundang fonderont Magaï. C'est alors la période de lutte avec les Foulbé puisqu'il est dit qu'ils s'allieront avec les Guiziga contre ceux-ci. On peut dater leur arrivée de la fin du 18<sup>e</sup> siècle.

Un peu plus tard, une dernière vague de migration amènera la création de Boboyo par des Moundang venant de Lamé. Un de leur clan aurait poursuivi sa route vers l'est. Ce clan dit zoumaya serait à l'origine du groupe humain zoumaya. A la même époque, d'autres Moundang créent Lara, alors occupée par les Toupouri et se donnent un chef de cette ethnité. Quatre ans plus tard, des Moundang venus

(1) in PONTIÉ(G.), 1970.

### *Les groupes humains*

eux aussi de Léré comme ceux des premières vagues de migration, créeront Kaélé et Djidoua. Le chef de Léré leur enverra un de ses fils comme chef.

Ethnie belliqueuse, relativement structurée, disposant d'une cavalerie, les Moundang tiendront tête aux Foulbé. Soumis pendant une dizaine d'années, une révolte générale les libérera définitivement du joug peul. Le pays Moundang est entouré de no man's land, ce qui l'individualise bien.

La croissance démographique est assez modeste. La colonisation du no man's land entre Lara et Mindif est amorcée. Mais les Moundang, particulièrement ouverts aux changements, au monde moderne, connaissent un exode essentiellement sous la forme d'un départ de leurs jeunes vers les villes voisines de Maroua et Garoua d'une part, vers toutes les parties du Cameroun d'autre part, de nombreux Moundang étant fonctionnaires, notamment dans la police et dans l'armée.

### ***La mise en place des petits groupes humains de plaine***

Trois petites ethnies complètent le paysage humain des Païens de plaine, les Moussey, les Bata et les Mambay.

#### LES MOUSSEY

Un petit groupe coincé entre les Guissey, les Massa-Boudougoum et la frontière tchadienne. Leur langue est voisine de celle des Massa. On les surnomme parfois les Massa ho-ho. Ils sont très différents des Massa puisqu'ils n'élèvent aucun bovin alors que les Massa ont presque un culte de la vache. Ce sont, par contre, des cavaliers passionnés et la propriété d'un cheval est un but poursuivi avec acharnement.

Leur installation ne semble pas très ancienne. Ils seraient venus du sud où se trouve l'essentiel de ce groupe humain. Comme nous l'avons vu, un courant de migration existait avec les mines de charbon du Nigeria. Les migrations doivent toujours jouer un rôle important, car en dépit d'un accroissement démographique fort, leur nombre au Cameroun ne cesse de décroître, mille unités entre 1938 et 1964.

#### LES BATA

Environ un millier sur la rive droite de la Bénoué et dans le lamidat de Demsa. Ils seraient venus de l'ouest et du nord-ouest, du Gobir et du Bornou. Les Foulbé les appellent parfois « Gobiejo », gens du Gobir. Ils occupaient autrefois tout le pays à l'ouest des monts du Mandara méridionaux. Les Njegn seraient le résultat d'un métissage de Bata avec des migrants d'origine indéterminée, comme nous l'avons vu.

Le choc de la conquête peule sera particulièrement sévère. Nous avons vu que la plupart d'entre eux passeront sur la rive gauche de la Bénoué pour chercher la protection de puissantes chefferies bata comme celle de Kokoumi. Finalement vaincus, nombre d'entre eux prendront le chemin du servage vers Yola. A l'heure actuelle, les Bata ne sont plus très nombreux sur les bords de la Bénoué, ni sur les bords du Faro au sud.

#### LES MAMBAY

On ne sait pas grand chose sur leur origine. Certains y voient le métissage d'une ethnie autochtone et de Fali repoussés par la conquête peule. D'autres en font

même carrément le résultat d'un métissage entre un fonds ethnique moundang et des refoulés fali. Ceci impliquerait une mise en place postérieure au début de la conquête peule, ce qui paraît peu certain.

Concentré sur la rive gauche du mayo Kebi aux pieds des massifs de Katian et Katcheo, les Mambay occupaient, à l'arrivée des Foulbé, toute la région des confluents des madje Louti et Oulo et les massifs de la rive gauche du Kebi. Golombé était un village mambay. Bien retranchés dans des zones marécageuses, les Mambay opposeront une résistance opiniâtre à la conquête peule. Golombé ne tombera que sous l'attaque conjuguée de l'ardo Bakari conquérant heureux des Niam-Niam de Badjouma et du lamido de Messo. L'îlot de Taparé, par contre, ne sera jamais conquis.

La faiblesse de leur nombre les condamne à une assimilation progressive.

#### LA MISE EN PLACE DE DEUX ETHNIES RELIQUES : LES ZOUMAYA ET LES NIAM-NIAM

Bien qu'ils ne figurent pratiquement plus dans le paysage humain de l'extrême nord du Cameroun, il est difficile de passer sous silence ces deux groupes humains, eu égard à l'importance de leur rôle dans un passé pas si lointain, l'époque de la conquête peule.

Leurs descendants, totalement assimilés, se considèrent comme Foulbé, même si certains d'entre eux gardent le souvenir de leur appartenance à l'un de ces groupes humains.

#### – *Les Zoumaya*

On en trouve encore quelques unités plus ou moins foulbéisées dans les environs de Mindif et dans le canton dit parfois zoumaya de Ouro-Zangui.

A l'arrivée des Foulbé, ils occupaient toute la région qui va de Mindif à Mesquine, à Dougoy et jusqu'à Douvangar au contact avec les Mofou. Ils coupaient en deux le pays guiziga, leur peuplement s'intercalant entre les Bi-Marva et les Bi-Moutouroua. Ils occupaient aussi les cours moyen et inférieur du mayo Boula dit alors mayo Zoumaya, c'est-à-dire la région actuelle de Dargala, Zoumaya-Lamordé et Ouro-Zangui.

Leurs origines paraissent diverses et il est possible que l'installation se soit faite par vagues de migrations successives.

Certaines hypothèses les font venir de Léré, ils seraient alors issus du peuple « mbana » et apparentés aux Moundang, Guiziga et Guidar. Nous avons vu qu'ils pourraient être issus d'un clan moundang venu de Boboyo, clan qui se serait métissé avec des Guissey sur le mayo Boula. Parfois on les fait venir de l'est du Logone, transiter par Bongor et le pays guissey avant de s'installer sur le mayo Boula.

Des traditions assez différentes mais avec des points communs. Une origine double, moundang et guissey. Faut-il y voir la rencontre de deux migrations ? Cela paraît plausible.

Leur installation serait contemporaine ou légèrement postérieure à celle des Guiziga avec lesquels ils se reconnaissent une certaine parenté.

Les Foulbé passeront toute la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle à les réduire, nous l'avons vu. Finalement vaincus, les Zoumaya disparaîtront pratiquement en tant que groupe humain individualisé. Les Zoumaya de Douvangar, coupés de leurs frères méridionaux par les principautés peules Yllaga installées sur la Tsanaga et le Boula, se fonderont dans l'ensemble mofou.

Les Zoumaya représentent de façon typique ce que peut parfois recouvrir la notion d'ethnie : un métissage entre des courants migratoires différents, la

naissance d'une individualité ethnique là où le nombre permet le contrôle d'une région, l'assimilation quand le contrôle n'est plus possible ou que le groupe devient trop peu nombreux, assimilation par les Mofou de Douvongar, assimilation par les Foulbé dans la vallée du mayo Boula et à Mindif, maintien d'une entité vacillante au centre du pays, près de l'ancienne capitale où le poids de l'histoire et du nombre reste suffisant.

– *Les Niam-Niam*

On n'a pas d'informations sur leurs origines ni sur l'époque de leur installation. On sait simplement qu'à l'époque de la conquête peule, ils occupaient la région comprise entre les madjé Badjouma, Léбри et Keби. Badjouma est alors le grand centre des Niam-Niam. Quelques années après la conquête des Niam-Niam de la rive droite, ceux de la rive gauche seront soumis par l'ardo Bakari, un Yllaga fondateur du lamidat de Bibemi.

Pendant la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle, ils tenteront de se soulever à plusieurs reprises. L'émir Lawal devra même venir aider les Foulbé de la région à combattre leur rébellion. Vaincus ils seront totalement assimilés.

\*  
\*\*

En conclusion de ce chapitre où nous avons tenté de rendre compte du paysage humain de cette partie du Nord-Cameroun, se dégage l'impression que les choses sont moins tranchées qu'on ne pourrait le croire au vu des cartes de densités de population et des groupes humains. La distribution actuelle de la population est le résultat de faits historiques en partie liés à la conquête peule du siècle dernier. Une nouvelle distribution est en cours avec la colonisation par les païens de terroirs de piedmont ou de plaine mais aussi avec l'attraction du modèle peul et la foulbéisation d'une partie toujours croissante de ces païens. Une tendance à l'uniformisation se dessine. La langue peule est déjà la langue de communication dans cette partie du pays, le vêtement, l'habitation sont aussi pris pour modèle et la conquête culturelle peule se poursuit et a de bonnes chances de réussir là où la conquête armée avait échoué. Un nouveau paysage humain se dessine, plus homogène, moins varié, plus uniforme.

On peut penser qu'avec les changements qui s'amorcent, la population s'islamiserait davantage, l'agriculture perdrait peu à peu de son importance au profit des autres secteurs d'activités et la variété des cultures serait moindre mais celle des groupes d'activités considérablement agrandie.

En fait, nous sommes en train d'assister au passage, à la transformation de sociétés traditionnelles en une société de type moderne où l'ethnie passera au second plan et où la différenciation se fera davantage par le type d'activité et par la classe sociale.

### ***QUELQUES DONNÉES DÉMOGRAPHIQUES RÉCENTES (1)***

Les données précédentes sont déjà anciennes, surtout du point de vue des chiffres de population. Ils restent largement valables pour certaines estimations, par exemple celles des groupes ethniques. Par contre, le recensement de 1976 a renouvelé la documentation concernant la plupart des autres aspects démographiques.

(1) Texte rédigé en 1981 par A. BEAUVILAIN et P. GUBRY.

**Données disponibles**

En avril 1976, date de la réalisation du premier recensement démographique du Cameroun, la population de la région s'élève à 1 453 000 habitants (chiffre brut du recensement)(1). Avant cette date, les données disponibles sur l'effectif de la population dans la région consistaient d'une part en des enquêtes ponctuelles menées dans le cadre de divers projets de recherche et d'opérations de développement, d'autre part en des recensements administratifs menés par l'administration territoriale.

Ces recensements administratifs, dont le dernier qui soit disponible pour l'ensemble du pays sous une forme homogène date de 1967/68, sont généralement affectés dans la région d'une forte sous-estimation. Ce biais est lié à la fois aux objectifs de ces recensements (détermination du nombre d'imposables) et aux méthodes mises en œuvre (rassemblement puis décompte de la population par l'intermédiaire d'un agent de la sous-préfecture). Cette procédure donne la possibilité à de nombreuses personnes de se soustraire au dénombrement, ce qui rejoint l'intérêt à la fois de la population et des autorités intermédiaires (chefs de canton).

A titre d'illustration de la sous-estimation passée de la population, comparons les chiffres recueillis en 1976 avec la population estimée pour la même année à partir des données disponibles, en faisant abstraction dans un premier temps des mouvements migratoires.

**Tableau 8 : Comparaison du recensement de 1976 avec les estimations précédentes**

| Département<br>Arrondissement | Population<br>en 1967/68 | Taux d'ac-<br>croissement<br>annuel moyen<br>1967/76 (3) | Population<br>estimée en<br>1976 | Population<br>recensée<br>en 1976 | (e) - (d)<br>d % |
|-------------------------------|--------------------------|--|----------------------------------|-----------------------------------|------------------|
| (a)                           | (b)                      | (c)  | (d)                              | (e)                               | (f)              |
| <b>Bénoué</b>                 |                          |  |                                  |                                   |                  |
| GAROUA (2)                    | 63 487 (1968)            | 1,2  | 69 836                           | 125 421                           | + 79,6           |
| GUIDER                        | 128 822 "                | 1,5  | 145 054                          | 169 738                           | + 17,0           |
| <b>Diamaré</b>                |                          |  |                                  |                                   |                  |
| MAROUA                        | 138 138 (1968)           | 1,2  | 151 952                          | 189 975                           | + 25,0           |
| BOGO                          | 33 572 "                 | 1,2  | 36 929                           | 43 756                            | + 18,5           |
| KAELE                         | 112 092 "                | 2,1  | 132 381                          | 125 985                           | - 4,8            |
| MERI                          | 36 084 "                 | 1,5  | 40 631                           | 48 150                            | + 18,5           |
| MINDIF                        | 46 592 "                 | 1,2  | 51 252                           | 60 449                            | + 17,9           |
| <b>Margui-Wandala</b>         |                          |  |                                  |                                   |                  |
| MOKOLO                        | 205 341 (1967)           | 1,5  | 234 705                          | 304 163                           | + 29,6           |
| MORA                          | 124 156 "                | 1,5  | 141 910                          | 160 432                           | + 13,1           |
| <b>Mayo-Danai</b>             |                          |  |                                  |                                   |                  |
| YAGOUA                        | 122 815 (1968)           | 2,1  | 145 045                          | 163 703                           | + 12,9           |
| KAR-HAY                       | 48 795 "                 | 2,1  | 57 627                           | 61 411                            | + 6,6            |
| <b>TOTAL</b>                  | <b>1 059 894</b>         | <b>1,6</b>   | <b>1 207 322</b>                 | <b>1 453 183</b>                  | <b>+ 20,4</b>    |

(1) Cet effectif correspond à 20,4% de la population de l'ensemble du pays à la même date (7,2 M d'habitants).

(2) Population de la région d'étude seulement (arrondissement de Garoua moins cantons situés au sud de l'axe Bénoué-Kébi).

(3) Taux d'accroissement naturel estimés à partir des enquêtes des années soixante. Enquête démographique au Cameroun ; résultats définitifs pour la région Nord, 1962-1964 et des calculs ci-après.

On obtient le classement suivant des arrondissements :

**Tableau 9 : Classement des arrondissements d'après la sous-estimation des recensements administratifs**

| Arrondissement | Sous-estimation<br>apparente du<br>R.A. | Observations           |
|----------------|---|------------------------|
| GAROUA :       | + 79,6 %                                | immigration            |
| MOKOLO :       | + 29,6 %                                | montagne               |
| MAROUA :       | + 25,0 %                                | immigration            |
| BOGO :         | + 18,5 %                                | élevage                |
| MERI :         | + 18,5 %                                | montagne               |
| MINDIF :       | + 17,9 %                                | élevage                |
| GUIDER :       | + 17,0 %                                | montagne               |
| MORA :         | + 13,1 %                                | montagne et<br>élevage |
| YAGOUA :       | + 12,9 %                                | -                      |
| KAR-HAY :      | + 6,6 %                                 | émigration             |
| KAELE :        | - 4,9 %                                 | émigration             |
| Ensemble :     | + 20,4 %                                | émigration             |

Pour l'ensemble de la région, si l'on exclut une sous-estimation de l'accroissement, la sous-estimation apparente de 20,4% du recensement administratif constitue un minimum puisque la région connaît une certaine émigration dont il n'a pas été tenu compte dans le calcul (la population recensée en 1976 aurait donc été proportionnellement plus élevée par rapport au recensement administratif de 1967 sans mouvements migratoires).

En outre, le recensement de 1976 est affecté lui-même d'une certaine sous-estimation : 3,7% pour l'ensemble du pays selon l'enquête post-censitaire (1). La sous-estimation est sans doute supérieure à la moyenne dans les zones montagneuses à habitat dispersé de notre région.

Parmi les zones à forte sous-estimation apparente, il faut éliminer dans une certaine mesure les arrondissements de Garoua et de Maroua qui connaissent une augmentation réelle de population par l'immigration en ville. Il reste les zones de montagne, et celles parcourues par les éleveurs, dont les populations arrivent plus facilement à se soustraire au comptage administratif. En ce qui concerne la montagne, déjà densément peuplée, on constate donc que les densités réelles sont encore beaucoup plus élevées que ce qui était connu jusqu'alors.

Parmi les zones à sous-estimation apparente faible, il faut là aussi éliminer les arrondissements de Kar-Hay et de Kaélé qui connaissent effectivement une forte émigration. Les chiffres relevés sont donc dans ce cas plus le reflet des mouvements migratoires que des différences de qualité des deux sources de données.

(1) Les coefficients de redressement suivants ont été calculés :

Douala : 1,158

Yaoundé : 1,078

Autres villes : 1,071

Zones rurales : 1,068

Si cette sous-estimation passée de l'effectif de la population a pu avoir des conséquences négatives pour l'étude des rapports population-ressources ou encore pour la planification régionale, il n'en demeure pas moins que des recherches démographiques de premier plan ont apporté des données fondamentales sur la région dans le domaine de l'analyse de la *dynamique* de la population. A cet égard, il faut citer l'enquête de la Statistique de 1960-61 et surtout les travaux de l'ORSTOM par A.M. PODLEWSKI (1960-64). Ceux-ci ont mis en lumière une profonde diversification ethnique des phénomènes démographiques liée à l'endogamie ethnique, ainsi qu'une baisse progressive des différents paramètres (natalité, mortalité) en rapport avec l'islamisation (1).

Dans le domaine de la recherche *méthodologique*, la région a vu la réalisation de l'Observation Permanente Pilote des faits démographiques (OPP) en 1973-74, enquête démographique à passages répétés expérimentale menée dans le canton de Tchéré (Diamaré) par l'ORSTOM en liaison avec la statistique. Cette enquête a notamment permis de tester différentes méthodes de détermination de l'âge.

Enfin, la ville de Maroua a connu en 1977 et 1978 une enquête démographique à passages répétés sur les *migrations* (ORSTOM-ONAREST, puis DGRST).

Ces différentes études donnent à la fois des données de base pour mener des recherches spécifiques et des éléments potentiels de comparaison avec les résultats futurs.

### *Répartition spatiale*

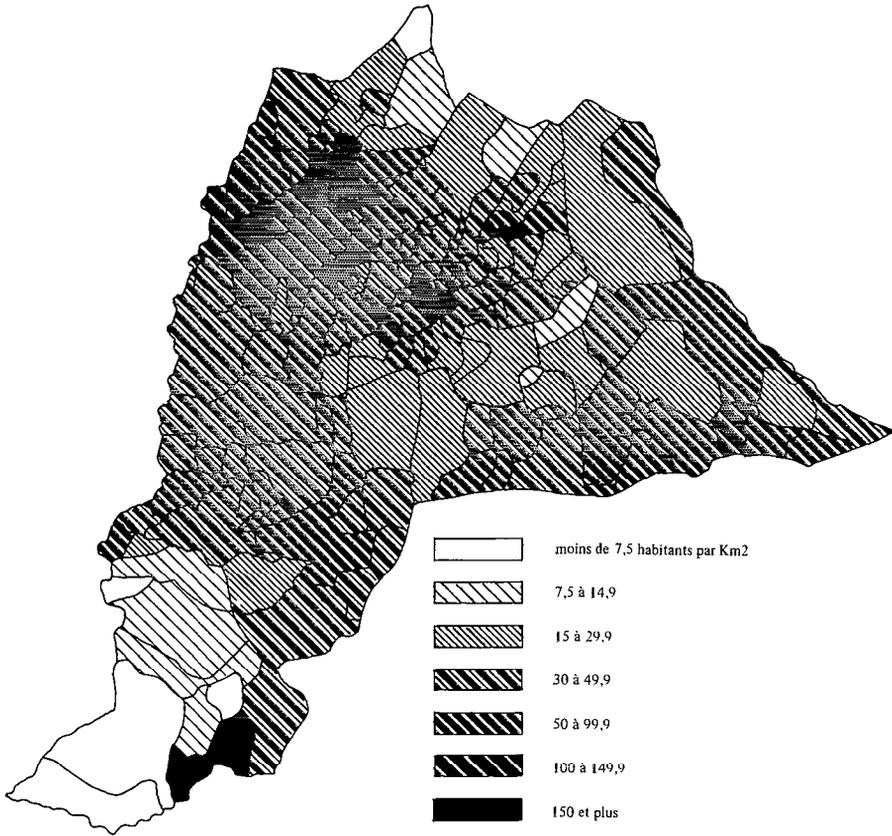
Zone la plus densément peuplée du Nord-Cameroun (Margui-Wandala : 65,2 hab/km<sup>2</sup>, Diamaré : 48,3, Mayo Danay : 42,5), nettement isolée vers le nord et vers le sud par de très faibles densités (arrondissement de Kousseri : 7,9, Bénoué : 6,8, Adamaoua : 5,3) la région Bénoué-Waza n'en présente pas moins en elle-même de forts contrastes de peuplement.

Ainsi les noyaux de très fortes densités (nord des Monts Mandara - neuf cantons ayant plus de 150 hab/km<sup>2</sup>, région de Maroua, pays moundang, toupouri et massa) sont isolés les uns des autres par des zones de densités plus faibles comme la ceinture de Maroua et les lamidats de Guidiguiguis et de Kalfou.

Les faits naturels et humains expliquent cette répartition sans toutefois permettre de généralisation. Les plus fortes densités sont implantées dans les régions les plus ingrates (nord des Monts Mandara), alors que des régions bien dotées restent presque vides (vallée de la Bénoué); à des cantons peu faiblement peuplés au sein de fortes densités (Kalfou : 17,6, Zamai : 29,1) succèdent d'autres cantons peu très fortement peuplés (Doumrou : 98,2, région de Maroua-Bogo). L'imbrication d'ethnies diverses, aux activités variées, permet souvent une exploitation plus complète du milieu naturel et par là même des densités plus soutenues.

Si d'une manière générale la charge démographique ne cesse d'augmenter, en plaine (canton de Yagoua rural : 26 850 habitants en 1956, 51 360 en 1976, Guidiguiguis : 8 252 en 1959 et 14 044 en 1976) comme en montagne (Koza : 16 560 habitants en 1956, 27 028 en 1976), on constate un ralentissement dans les secteurs les plus peuplés et surtout en montagne (Podokwo centre : 4 313 en 1957, 4 392 en 1976). Localement on assiste à des mouvements d'ampleur exceptionnelle (Dazal : 4 940 en 1958, 1 841 en 1976, Kangou : 5 914 en 1959, 709 en 1976) traduisant de véritables exodes de populations qui n'étaient pas véritablement montagnardes.

(1) Voir références disponibles au moment de la rédaction de ce texte en bibliographie.



**Fig. 18 Les densités de population en 1976**

Naturellement ces migrations profitent d'abord aux cantons voisins en plaine (Guidiguis) ou immédiatement situés au pied des montagnes (Makalingaï : 8 108 habitants en 1959, 14 705 en 1976, Mémé : 7 997 en 1953, 13 376 en 1976). Elles peuvent s'étendre plus loin lorsqu'une structure est mise en place pour accueillir ces populations (Golombé : 4 885 habitants en 1958, 21 774 en 1976 ; Bé : 2 745 en 1959, 16 893 en 1976) témoignant ainsi de la réussite du projet Guider-Bé qui se prolonge actuellement par celui du Nord-Est Bénoué (au sud du mayo Kébi).

### **Structure par sexe et âge de la population**

L'analyse des études démographiques passées et l'examen des cartes montrent une forte diversité régionale des faits démographiques, basée essentiellement sur la différenciation ethnique. L'ethnie étant une variable non relevée au recensement de 1976 et les publications étant disponibles surtout au niveau de l'arrondissement, il est utile d'effectuer des regroupements géographiques pour obtenir des explications pertinentes.

A cet effet, on peut définir quatre regroupements principaux, ayant chacun un type de population prédominante :

*Groupe 1* : Dominante montagnards (arrondissements de Guidcr, de Méri, de Mokolo et de Mora) : populations non islamisées de montagne. Les montagnards sont très largement dominants dans les arrondissements de Méri et de Mokolo. Dans l'arrondissement de Mora, ils forment environ 60% de la population, le reste étant surtout composé de Mandara et d'autres ethnies islamisées (Bornouan, Arabes choa), qui seraient à classer dans le groupe 4, si l'on pouvait les différencier. Dans l'arrondissement de Guider, les montagnards sont les plus nombreux (environ 46%) suivis de près par les Guidar (environ 41%), qui devraient être classés dans le groupe 2 – et enfin les Foulbé. Ce groupe compte 682 000 habitants en 1976 (+ 46,9% de la population de la région).

*Groupe 2* : Dominante Guiziga - Moundang - Toupouri (arrondissements de Kaélé et de Kar-Hay) : populations non islamisées de plaine. Ce groupe comporte également quelques Foulbé particulièrement dans la ville de Kaélé et le lamidat de Kalfou. Ce groupe compte 187 000 habitants en 1976 (12,9% de la population de la région en 1976).

*Groupe 3* : Riverains du Logone (arrondissement de Yagoua) : populations Massa, Mousgoum, Guissey, Moussey. Ce groupe compte 164 000 habitants (11,3% de la population de la région en 1976).

*Groupe 4* : Dominante Peul (arrondissements de Bogo, de Garoua, de Maroua et de Mindif). Les Peul (Foulbé) sont souvent mélangés aux autres populations (Fali dans l'arrondissement de Garoua, Guiziga dans celui de Maroua, Toupouri dans celui de Mindif, populations diverses dans les villes de Maroua et de Garoua), mais ils forment la majorité de la population de ce groupe. La région étudiée ne comprend que les cantons situés au nord de l'axe Bénoué-Kébi. Ceux-ci regroupent 62% de la population de l'arrondissement de Garoua qui sera donc pris en compte dans l'étude des caractéristiques démographiques de la région. Ce groupe compte 420 000 habitants dans la région étudiée (28,9% de la population de la région en 1976).

Le tableau suivant résume les principales caractéristiques de structure de la population selon le groupe considéré.

**Tableau 10 : Structure de la population par grands groupes**

|  | Groupe 1 | Groupe 2 | Groupe 3 | Groupe 4    | Ensemble  |
|--|----------|----------|----------|-------------|-----------|
| Population (1)                                   | 682 483  | 187 396  | 163 703  | 419 601 (2) | 1 453 183 |
| %  | 46,9     | 12,9     | 11,3     | 28,9        | 100,0     |
| % P (0-14 ans)                                   | 41,7     | 46,2     | 39,4     | 35,6        | 40,1      |
| % P (15-59 ans)                                  | 51,7     | 47,3     | 54,2     | 55,8        | 52,7      |
| % P (60 ans et +)                                | 6,6      | 6,5      | 6,4      | 8,6         | 7,2       |
| $\frac{M}{F} \times 100$                         | 91,6     | 90,5     | 96,2     | 96,9        | 93,6      |
| $\frac{M\ 20-34\ ans}{F\ 20-34\ ans} \times 100$ | 65,5     | 63,8     | 73,7     | 78,5        | 70,2      |

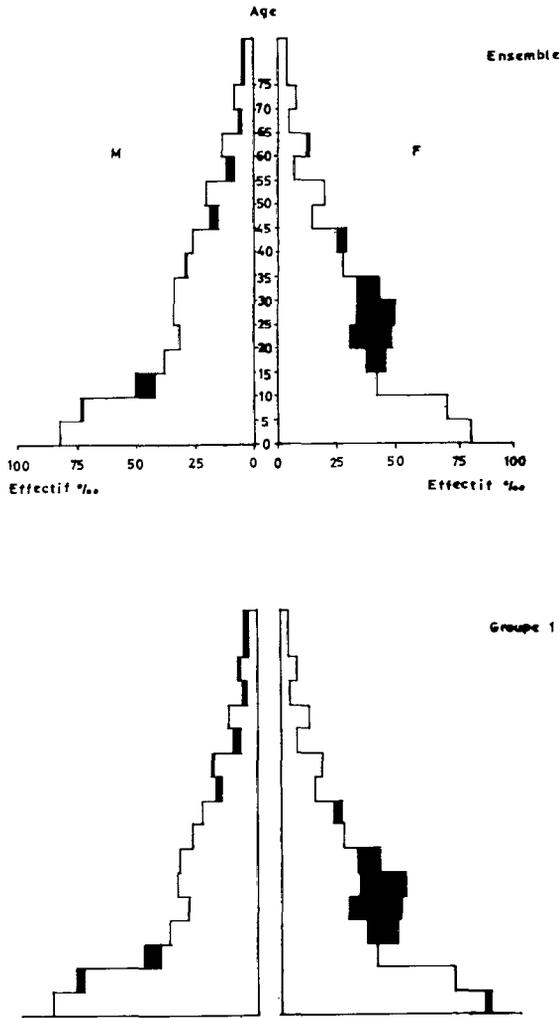
(1) Chiffres du Bureau Central du Recensement (BCR), 1976.

(2) Chiffre BCR moins population des cantons non concernés de l'arrondissement de Garoua.

*Les groupes humains*

La proportion des jeunes reflète assez fidèlement le niveau de la fécondité : élevée en montagne et en plaine, moyenne le long du Logone, elle devient plus faible en milieu peul.

La proportion d'adultes est plus faible en plaine par suite de la forte émigration moundang et toupouri. Cette émigration, qui touche plus les hommes que les femmes et plus les hommes adultes, se manifeste sur les rapports de masculinité et plus particulièrement sur ceux de la population âgée de 20 à 34 ans (nous avons éliminé le groupe 15-19 ans déjà fortement influencé par l'émigration, mais perturbé par les mauvaises déclarations de l'âge des femmes). L'émigration des Moundang et des Toupouri s'effectue en direction des grandes villes du Sud (Douala et Yaoundé où l'administration offre des débouchés), des complexes agro-industriels sucriers de Mbandjok (Haute-Sanaga) et dans une moindre mesure vers



**Fig. 19** *Pyramides par groupes d'âges : ensemble ; groupe 1*

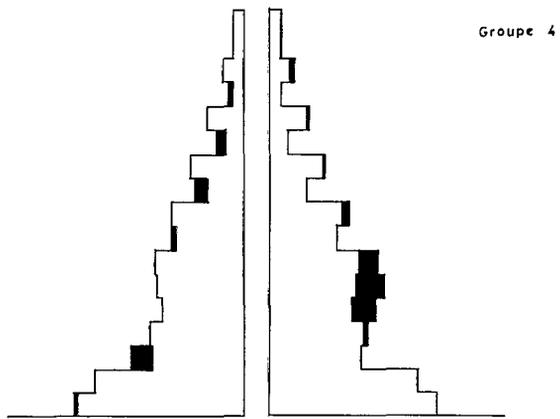
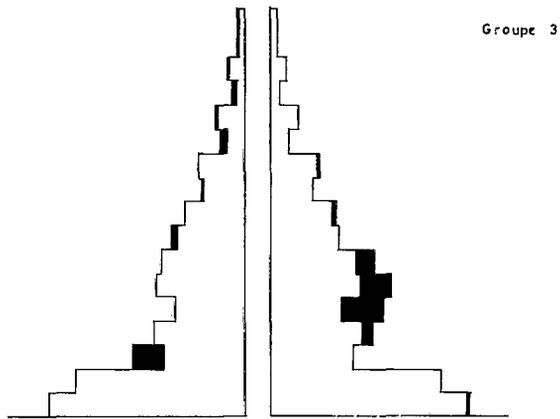
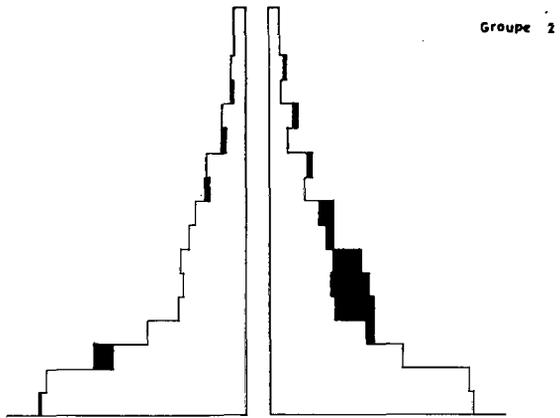


Fig. 20 Pyramides par groupes d'âges : groupes 2, 3 et 4

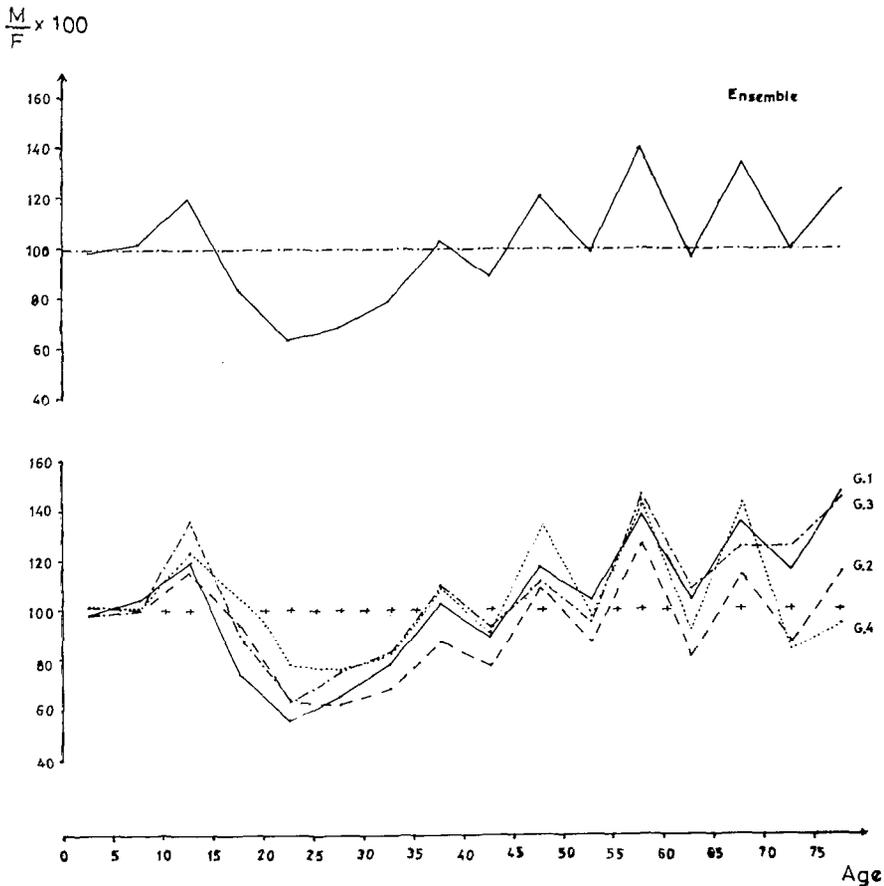
*Les groupes humains*

le périmètre de colonisation agricole de l'opération Nord-Est Bénoué. L'exode rural à partir de la montagne (partie méridionale de l'arrondissement de Mokolo) est perceptible également. En revanche, la région du Logone et la zone peul fixent une plus grande partie de leur population par suite notamment de l'existence du périmètre rizicole de la SEMRY dans la première et de la présence des villes de Maroua et de Garoua dans la seconde.

La proportion de vieux, influencée surtout par le nombre de jeunes et d'adultes, reflète également dans une moindre mesure le niveau de la mortalité : elle est plus forte en milieu peul où la mortalité est réputée sensiblement plus faible.

Les pyramides des âges de chacun des groupes et le graphique représentant l'évolution du rapport de masculinité selon l'âge permettent une visualisation commode de la structure de la population sans autoriser cependant une analyse beaucoup plus fine, par suite des erreurs systématiques de relevés surtout pour les âges plus élevés, comme nous allons le constater.

La base des pyramides se rétrécit du groupe 1 au groupe 4 par suite des différences des niveaux de la fécondité, qui sont de plus en plus bas.



**Fig. 21 Rapports de masculinité par groupes d'âges**

L'émigration, masculine principalement, affecte surtout les pyramides des groupes 1 et 2 (« creux » chez les hommes âgés de 15 à 34 ans), mais il peut aussi s'agir, dans une moindre mesure, d'omissions provoquées par la crainte de l'imposition fiscale.

En ce qui concerne les erreurs d'observations, on relève une sous-estimation des filles âgées de 10 à 14 ans et dans une moindre mesure de 15 à 19 ans. Cette sous-estimation a souvent été relevée par le passé. Il s'agit d'une part d'un mauvais report des âges (les femmes mariées sont affectées d'un âge supérieur surtout si elles ont des enfants), d'autre part d'omissions (A.M. PODLEWSKI a émis l'hypothèse que les filles « promises » n'étaient recensées ni dans le ménage de leurs parents, ni dans celui de leur futur mari).

A partir de 40 ans, les erreurs systématiques masquent complètement la structure réelle : forte attirance pour les âges ronds (40, 50, 60, 70) qui influence l'ensemble des groupes 40-44, 50-54, etc., au détriment des groupes 45-49, 55-59... Cette attirance est plus forte pour les femmes que pour les hommes, dont l'âge est moins mal déclaré. Cela explique que les groupes d'âges attractifs présentent généralement un relatif excédent de femmes et les groupes répulsifs l'inverse.

Dans les âges élevés, on observe dans l'ensemble, un excédent d'hommes dû à une certaine surestimation de l'âge des hommes, mais aussi à des omissions de femmes (femmes âgées vivant seules et non recensées).

L'examen des rapports de masculinité par groupe d'âges permet de résumer les observations précédentes :

- sous-estimation des femmes âgées de 10 à 14 ans : rapport de masculinité anormalement élevé ;
- émigration à prédominance masculine de 15 à 34 ans surtout pour les groupes 1 (montagnards) et 2 (Moundang et Toupouri) : rapport de masculinité faible ;
- mauvais report des âges au-delà de 40 ans, avec surestimation du nombre de femmes dans les groupes d'âges comprenant une année « ronde » se terminant par 0 : courbe en zig-zag ;
- enfin, surestimation des hommes et sous-estimation des femmes aux âges élevés.

### *Mouvement et évolution de la population*

La natalité et la mortalité ne peuvent qu'être imparfaitement estimées par une opération telle qu'un recensement de population. En effet, les questions que l'on pose généralement à cette occasion portent sur les événements qui se sont produits durant la période des 12 mois précédant le passage de l'agent recenseur et les réponses, peu fiables, sont souvent entachées de fortes omissions, principalement pour les décès. Le recensement du Cameroun de 1976 n'échappe pas à la règle.

Cependant, par l'intermédiaire de méthodes d'ajustement qui ne sauraient certes être que des pis-aller, on peut approcher les ordres de grandeur de la réalité. En outre, l'analyse approfondie de certaines caractéristiques de structure peut permettre de confirmer ou d'infirmer les résultats ainsi mis à jour. L'objectif reste en tout état de cause, plus de déceler le sens des variations aussi bien spatiales que temporelles, avec des ordres de grandeurs vraisemblables, que de déterminer des chiffres d'une précision intrinsèque élevée (1).

Le tableau suivant résume les principaux résultats obtenus dans le calcul des divers indicateurs selon la zone.

(1) « Dans notre domaine, le chiffre semble avoir pour principal intérêt de situer une position par rapport à un mouvement général ; le chiffre isolé risque de paraître inutile » (A.M. PODLEWSKI, 1966, p. 8).

**Tableau 11 : Indicateurs d'évolution démographique par grands groupes**

| Indicateur démographique (1976)                                | Groupe 1 | Groupe 2 | Groupe 3 | Groupe 4 | Ensemble |
|--|----------|----------|----------|----------|----------|
| $\frac{P(o - 14 \text{ ans})}{P} \times 100$                   | 41,7     | 46,2     | 39,4     | 35,6     | 40,1     |
| $\frac{P(o - 4 \text{ ans})}{P(15-49 \text{ ans})} \times 100$ | 66,9     | 72,7     | 64,1     | 54,8     | 63,5     |
| TBR (1)  | 2,8      | 3,3      | 2,6      | 2,2      | 2,6      |
| TNR (1)  | 1,7      | 2,0      | 1,6      | 1,3      | 1,6      |
| $\frac{N}{F(15 - 49 \text{ ans})} \times 1000$ (2)             | 181,6    | 224,6    | 184,9    | 150,2    | 174,2    |
| $tn = \frac{N}{P} \times 1000$ (2)                             | 47,8     | 47,5     | 48,1     | 39,0     | 45,0     |
| $tm = \frac{D}{P} \times 1000$ (3)                             | 28,1     | 24,8     | 25,1     | 22,1     | 25,5     |
| $ta = tn - tm$ (%)   | 2,0      | 2,3      | 2,3      | 1,7      | 2,0      |
| $e_0$ (4)  | 37,2     | 40,8     | 40,3     | 43,1     | 39,6     |

(1) Taux brut et taux net de reproduction estimés d'après la méthode de RELE. In CLAIRIN (R.) - 1973 - Ajustement de données imparfaites. Sources et Analyse des données démographiques, deuxième partie. INED, INSEE, ORSTOM, SEAE, 183 p., pp. 46-47 ; avec  $e_0 = 40$ .

(2) Estimation des taux de fécondité et de natalité du Cameroun par le BCR d'après l'hypothèse de stabilité de la population féminine. In CAMEROUN : Bureau Central du Recensement - 1978 - Recensement Général de la Population et de l'Habitat d'Avril 1976. Volume II : Analyse. Tome I : Structures par sexe et âge. Yaoundé, 103 p., p. 88 ; et application du même coefficient de redressement de 1,26 à toutes les zones pour les naissances observées au cours des 12 mois précédant le recensement.

(3) Estimation de la mortalité du Cameroun d'après la méthode Courbage - Fargues. In COURBAGE (Y.), FARGUES (P.) - 1979 - A Method for Deriving Mortality Estimates from Incomplete Vital Statistics. *Population Studies*, 33, 1, pp. 165-180 ; et application des coefficients suivants aux décès observés au cours des 12 mois précédant le recensement :

|                         | Sexe masculin | Sexe féminin |
|-------------------------|---------------|--------------|
| Décès de moins d'1 an : | 1,89          | 2,06         |
| Décès de 1 an et plus : | 1,82          | 1,92         |

(4) Espérance de vie à la naissance (ans), calculée avec l'hypothèse  $S^{90} = 0$ .

La fécondité, élevée (1) parmi les populations non islamisées, baisse sensiblement en milieu peul. Le niveau le plus élevé s'observe dans le groupe 2 par suite sans doute des meilleures conditions d'hygiène, par rapport au groupe 1, liées à l'éducation, qui y règnent (2).

La mortalité est la plus forte en montagne et la plus faible, là aussi, en milieu peul. La mortalité élevée du groupe 1 s'explique à la fois par la faiblesse de l'infrastructure sanitaire et celle de l'éducation. La faible mortalité du groupe 4

(1) Les qualificatifs utilisés se réfèrent au niveau moyen de la région et non pas au niveau national et encore moins international. A titre de comparaison les estimations pour l'ensemble du Cameroun, calculées selon les mêmes méthodes, sont en 1976 les suivantes :

Taux brut de natalité : 45,0‰  
 Taux brut de mortalité : 20,4‰  
 Espérance de vie à la naissance : 44,4 ans.

(2) Les taux de scolarisation 6-14 ans sont, en 1976, sans l'enseignement coranique, les suivants :

Groupe 1 : 12,5 %                      Groupe 3 : 20,4 %  
 Groupe 2 : 33,9 %                      Groupe 4 : 23,4 %.

résulte surtout des conditions de vie meilleures : mode de vie raffiné, infrastructures sanitaires plus nombreuses et milieu urbain plus développé.

Ces observations concernant le mouvement naturel de la population permettent, en les rapprochant des mouvements migratoires, de situer les principales variables démographiques des différents milieux étudiés, par rapport à la moyenne de la région.

**Tableau 12 : Récapitulation des indicateurs d'évolution démographique**

| Variables démographiques | Niveau dans la zone par rapport à l'ensemble |          |          |          |
|--------------------------|--|----------|----------|----------|
|                          | Groupe 1                                     | Groupe 2 | Groupe 3 | Groupe 4 |
| Fécondité                | +  | +        | +        | -        |
| Mortalité                | +  | =        | =        | -        |
| Accroissement naturel    | =  | +        | +        | -        |
| Émigration               | +  | +        | -        | -        |
| Accroissement total      | -  | =        | +        | +        |

Le « panorama » d'ensemble qui se dégage confirme les résultats passés quant aux différenciations régionales ou ethniques. Cela est d'autant plus vrai que les méthodes d'ajustement utilisées pour les événements sont susceptibles de minimiser quelque peu les écarts (sous-estimation des taux pour le groupe 1, surestimation des taux pour le groupe 4).

Mais qu'en est-il de l'évolution dans le temps des différents phénomènes démographiques ? On dispose pour cette analyse des données de l'enquête démographique de 1960-61, dont les regroupements géographiques recourent assez fidèlement les nôtres.

**Tableau 13 : Variation des indicateurs d'évolution démographique**

| Indicateur   | Source              | Groupe Ensemble |              |              |     |
|--|---------------------|-----------------|--------------|--------------|-----|
|  |                     | Groupe 1        | Groupe 2 + 3 | Groupe 4 (1) |     |
| $\frac{P(0-4 \text{ ans})}{F(15-49 \text{ ans})} \times 100$ | Enquête 1960-61 (2) | 66              | 61           | 34           | 53  |
|  | Recensement 76      | 67              | 68           | 55 (44)      | 64  |
| Taux de natalité (p. mille)                                  | Enquête 1960-61     | 50              | 50           | 29           | 43  |
|  | Recensement 1976    | 48              | 48           | 39 (31)      | 45  |
| Taux de mortalité (p. mille)                                 | Enquête 1960-61     | 40              | 32           | 23           | 31  |
|  | Recensement         | 28              | 25           | 22 (19)      | 26  |
| Accroissement naturel (%)                                    | Enquête 1960-61     | 1,0             | 1,8          | 0,6          | 1,2 |
|  | Recensement 1976    | 2,0             | 2,3          | 1,7 (1,2)    | 2,0 |
| Espérance de vie à la naissance (ans)                        | Enquête 1960-61     | 27              | 33           | 38           | 33  |
|  | Recensement 1976    | 37              | 40           | 43 (46)      | 40  |

(1) Dont, entre parenthèses, arrondissement de Bogo.

(2) A l'enquête de 1960-61, les groupes correspondant sont les suivants : « Païens de Montagne » (groupe 1), « Païens de Plaine » (groupe 2 + 3), « Islamisés » (groupe 4). Les données sur les événements sont les données ajustées.

On observe un maintien de la fécondité à un niveau élevé chez les populations non islamisées de 1960 à 1976. Données de structure et taux de natalité concordent à ce sujet (l'augmentation de la proportion de jeunes dans le groupe 2 + 3 est due à l'augmentation de l'émigration, qui diminue la part des adultes).

Chez les islamisés, la fécondité semble avoir entrepris un redressement significatif. Cette évolution en hausse n'est pas en contradiction avec les hypothèses que l'on émet généralement quant à l'influence sur la fécondité d'une amélioration des conditions sanitaires, qui est intervenue là dans un contexte de fécondité exceptionnellement faible (1). Cette amélioration est elle-même en relation avec une urbanisation, accrue dans le milieu considéré qui comprend les villes de Garoua et Maroua. Cependant, même si l'on exclut ces villes, le taux de natalité (38) reste très supérieur au niveau relevé en 1960 (29). Il faut aussi tenir compte du fait que le « groupe 4 » de 1976 est plus hétérogène que le groupe des « islamisés » de 1960. Cette observation reflète, outre les mouvements migratoires, la progression de l'islam dans cette zone, offrant de plus en plus un modèle culturel largement prédominant. Cela signifie que le groupe des islamisés de 1976 n'est pas tout à fait le même qu'en 1960, ayant élargi ses bases. Mais cet élargissement, ainsi que l'immigration accrue dans cette zone, ne sauraient non plus expliquer à eux seuls l'augmentation de la fécondité. En effet, si on considère un arrondissement qui est resté ethniquement très homogène, tel l'arrondissement de Bogu à forte dominante peul (chiffres entre parenthèses), l'évolution observable est très comparable, d'autant plus que dans ce cas c'est le groupe des « islamisés » de 1960-61 qui est plus hétérogène. L'augmentation de la fécondité en milieu islamisé paraît donc bien un phénomène intrinsèque.

La mortalité a baissé de 1960 à 1976, d'autant plus fortement qu'elle était élevée au départ : baisse importante chez les montagnards, moyenne chez les non islamisés de plaine, quasi-stagnation chez les islamisés dont le niveau de mortalité était déjà relativement bas. Cette évolution est conforme aux gains d'espérance de vie à attendre selon le niveau de la mortalité. On constate que les montagnards « paléo-nigritiques » ont maintenant largement entamé la phase de la « transition démographique ». La mortalité a baissé plus fortement que ne le laisserait prévoir le développement des infrastructures médicales. C'est l'ensemble du contexte socio-économique qui a favorisé cette évolution : développement des communications et de l'information, intégration plus forte à l'économie de marché et dégagement d'un surplus monétaire pour des dépenses non alimentaires, augmentation de la scolarisation dans les établissements publics et confessionnels, développement de l'éducation sanitaire, notamment par les missions, etc. (2).

Au total, la stagnation ou la hausse de la fécondité accompagnée d'une baisse de la mortalité entraîne une augmentation de l'accroissement naturel, particulièrement importante chez les montagnards (baisse de la mortalité) et chez les islamisés (hausse de la fécondité).

Comment les différents milieux vont-ils réagir face à cet accroissement de la population ? Dans quelles mesures une intensification des systèmes de production est-elle encore possible ? Ou, plus simplement, n'apparaîtra-t-il pas plus facile et plus prometteur aux jeunes de refaire leur vie « ailleurs » et d'émigrer, augmentant l'exode rural ? Voilà les questions fondamentales que pose actuellement, aux pouvoirs publics, l'évolution récente de la population.

(1) Même si on ne peut l'écartier totalement, l'hypothèse d'une certaine sous-estimation de la fécondité en 1960 doit être examinée avec prudence le phénomène ayant été relevé dans toutes les études passées. Cette sous-estimation ne saurait donc être que très faible.

(2) Remarquons toutefois que l'amélioration des conditions de vie semble se faire ici à un rythme plus lent que dans l'ensemble du pays puisque l'espérance de vie aurait augmenté globalement de 7 ans en 15 ans (de 1961 à 1976) dans la région, contre 7 ans en 12 ans (de 1964 à 1976) dans l'ensemble du Cameroun. Cela montre l'ampleur des efforts restant à accomplir dans le cadre du « rééquilibrage » régional.